Les réceptions étrangères de George Sand Bilan provisoire et questions

Françoise Genevray

Les études de réception constituent un secteur en plein essor de la littérature comparée. Celles de réception *comparée*, encore peu nombreuses, relèvent d'un comparatisme au second degré qui suscite des questions nouvelles¹. On se propose de faire ici le point des travaux publiés sur les réceptions étrangères de George Sand: cet aperçu de l'état présent des recherches peut guider qui voudra les poursuivre.

Un aperçu plutôt qu'une vue d'ensemble. Il s'agira de dégager des acquis, de signaler des manques, d'indiquer les voies reconnues et celles qui restent à explorer, de poser des problèmes théoriques ou pratiques. L'exposé ne se veut pas exhaustif et le sera d'autant moins qu'il embrasse un espace assez large, même si nos vues restent bornées à l'Europe faute de documents suffisants pour les autres parties du monde, les Etats-Unis exceptés.

Les facteurs déterminant la réception d'un écrivain varient, on le sait, de pays à pays, mais aussi d'une époque à l'autre dans une même aire nationale ou linguistique. Comme on souhaite présenter ici non de vastes généralités, mais des remarques étayées sur des données précises, la majorité des exemples sera prise dans un laps de temps restreint (1831-1850) auquel se limiteront notamment les décomptes présentés sous forme de tableaux. La bibliographie fournie ci-dessous et dans les notes renverra aux études portant sur la longue durée.

Sources

Le bilan repose sur trois catégories de publications: actes de colloques consacrés en totalité ou en partie aux réceptions étrangères; livres sur la réception de George Sand dans un pays donné; articles ou chapitres d'ouvrages. Soit, par ordre chronologique de parution:

1. Principaux colloques:

- Le chantier de George Sand «George Sand et l'étranger», Actes du Xe Colloque International George Sand, Debrecen, juillet 1992, «Studia Romanica de Debrecen», Bibliothèque française n° 1, Debrecen (Hongrie): Kossuth Lajos Tudományegyetem, 1993 (actes réunis par Tivadar Gorilovics et Anna Szabó).
- George Sand lue à l'étranger. Recherches nouvelles 3. CRIN 30, Amsterdam/Atlanta: Rodopi, 1995 (colloque d'Amsterdam, juin 1994, actes réunis par Suzan van Dijk).
- George Sand jenseits des Identischen / au-delà de l'identique, XIIIe Colloque International George Sand, Hanovre, juillet 1997, Bielefeld (Allemagne): Aisthesis Verlag, 2000 (Actes réunis par Gislinde Seybert et Gisela Schlientz).

2. Livres les plus récents:

- Annarosa Poli, George Sand vue par les Italiens: Essai de bibliographie critique. Florence/Paris: Sansoni/Didier, 1965.
- Patricia Thomson, *George Sand and the Victorians: Her influence and reputation in nineteenth-century England.* Londres: Macmillan, 1977.
- Françoise Genevray, George Sand et ses contemporains russes: audience, échos, réécritures. Paris: L'Harmattan, 2000.
- 3. Les thèses inédites, les articles et les chapitres de livres constituent une masse imposante qui ne sera détaillée que dans les notes². On observe quelques lacunes puisque le cadre national ou linguistique usité dans ce type d'étude – «l'audience de George Sand en ...» – n'est pas rempli pour une partie de l'ancienne Tchécoslovaquie (Moravie, Slovaquie)³, pour le Portugal ou les pays scandinaves. L'Afrique reste absente du panorama, l'Asie vient de s'y introduire avec un article sur le Japon⁴. Certains travaux appellent des compléments. Ainsi les articles en français sur la réception polonaise n'offrent-ils pas toujours les précisions souhaitables (peut-être disponibles en polonais): quand Le Compagnon du tour de France fut-il traduit par le Tygodnik Literacki de Poznan? Le traducteur était-il Filleborn? Le même article offre là deux renseignements incomplets dont on ignore s'il faut les recouper⁵. Les lacunes ne font que mieux ressortir la nécessité de partenariats entre chercheurs de divers pays confrontant leurs données. Leur collaboration permettrait aussi de recourir à des langues moins répandues que l'anglais, le français, l'espagnol ou (pour l'Europe centrale) l'allemand: le tchèque, le polonais, le roumain, le suédois, le danois ou le portugais ont sûrement des ressources à offrir sur les questions qui seront abordées ici.

Vocabulaire

Fortune, succès, audience – ces mots ont longtemps recouvert, voire confondu, deux phénomènes: la réception d'un écrivain d'une part (celle d'un texte, d'un mouvement littéraire ou artistique, d'un courant idéologique, etc.), son influence d'autre part. La différence réside en fait dans la perspective des recherches plutôt que dans leur objet. Ce partage théorique, sans être absolu dans la pratique, obtient de nos jours un assez large accord chez les comparatistes, mais il n'apparaît pas nettement dans les études sandiennes: les articles consacrés aux lecteurs étrangers de George Sand confondent souvent les deux plans et parlent indistinctement de fortune, de notoriété, de réputation, de prestige, de popularité, d'audience, de succès, de renommée, de rayonnement, de diffusion, d'impact, d'influence, etc. Il suffira de rappeler sommairement l'essentiel: les études de réception mettent l'accent sur l'activité de celui qui reçoit. Le «récepteur» est donc pris comme point de départ (qui est-il? quelles sont ses habitudes littéraires, ses attentes? que se passe-t-il à travers l'acte de lecture? dans quelles conditions a-t-il lieu?) et non comme point d'impact d'un rayonnement sui generis, comme point d'arrivée d'une «influence» qui irait de soi en vertu du génie, des qualités ou de la célébrité de l'auteur⁶.

Le terme de «récepteur» recouvre soit une individualité, soit une communauté culturelle (nation ou ensemble linguistique). Les travaux utilisés par notre bilan s'insèrent en général dans les cadres géopolitiques ou plus souvent linguistiques propres à classer commodément les faits d'édition, de traduction, d'importation des textes sandiens: Sand vue par les Italiens, Sand et son public hongrois, etc. En réalité, le cadre national fait parfois problème car les frontières culturelles, linguistiques et politiques ne coïncident pas toujours. La Suisse alémanique reste absente des travaux connus: épouse-telle l'orbite allemande, ou présente-t-elle des traits spécifiques dans sa réception des auteurs étrangers ? Certaines villes de la double monarchie austro-hongroise, telles Prague et Budapest, comptent nombre de germanophones: une étude portant sur les lecteurs tchèques ou hongrois ne saurait l'ignorer. George Sand tôt traduite en allemand devient aisément accessible dans tous les pays de langue germanique - Autriche comprise en principe, mais la censure empêche les Autrichiens de se procurer aisément ses textes.

Il semble utile de clarifier, voire de modifier le vocabulaire parfois utilisé pour décrire les faits. Hannelore Link les range sous trois rubriques: réception «passive» (le simple lecteur), «productive» (le lecteur écrit à son tour, plus ou moins directement inspiré par sa lecture), «reproductive» (celle

des traducteurs, adaptateurs, critiques et autres intermédiaires entre le texte et son public final)⁷. Mais le premier terme contredit l'hypothèse de travail, laquelle part du récepteur et considère la lecture comme activité d'appropriation. Le troisième terme suggère inopportunément une reproduction à l'identique: or celle-ci n'a pas lieu, car le texte traduit ou le jugement émis pénètrent dans un contexte historico-intellectuel pourvu de ses propres références, qui concourent à modeler la réception. Mieux vaudrait par conséquent, si l'on garde ce découpage ternaire, parler de réceptions:

- 1. silencieuse ou discrète (lecture sans traces ou lecture assortie de commentaires non destinés à la publication),
- 2. créatrice (d'œuvres marquées par celle de Sand),
- 3. médiatrice.

Il s'agit là de catégories assez larges que l'on subdivisera encore selon les points à traiter. La réception étrangère constitue un champ assez vaste pour qu'il faille segmenter l'étude en lui donnant d'abord des objets restreints: public des lecteurs (large public ou minorité de lecteurs célèbres? public «moyen» ou lecteurs avertis?); traduction et diffusion des textes (quantité, rapidité, extension géographique, périodisation); discours critique (supports, thèmes, rôle des intermédiaires tels que revues étrangères au pays d'accueil ou personnalités francophiles, périodisation); réception créatrice (par qui, où, sous quelles formes?). Loin d'aborder tous ces points, notre bilan portera sur trois d'entre eux:

- I. Le public de George Sand est-il majoritairement féminin?
- II. Quels enseignements tirer de l'inventaire des traductions?
- III. Quels problèmes surgissent dans le discours critique?

I. LECTEURS / LECTRICES

L'audience de l'écrivain dépend d'abord de l'étendue et de la nature de son public. Une question récurrente mais difficile à trancher consiste à se demander s'il se compose de lecteurs ou de lectrices. «Il semble que la clientèle de George Sand en Espagne ait été essentiellement féminine», écrit Chantal Colonge. Celle-ci constate que la romancière est absente des bibliothèques où l'on s'attendrait à la trouver, chez des personnalités masculines très portées sur les livres français. Un article de Mesonero Romanos (1839) souligne qu'on lit Sand, comme d'ailleurs Balzac et Soulié, dans les boudoirs et qu'elle agit sur les cœurs simples: «tout le contexte nous montre que Mesonero pense surtout à un public féminin». Mais ce genre de propos doit être considéré avec prudence car il pourrait bien relever

davantage d'une idée préconçue que d'une observation véritable. Il en va de même pour d'autres exemples cités par Colonge: lorsqu'Antonio Florès (*Les Espagnols peints par eux-mêmes*, 1843-1844) parle d'une petite fille de onze ans apprenant «par cœur les romans de George Sand», l'exagération met la puce à l'oreille. Le public surtout féminin de la romancière émane peut-être d'une vue de l'esprit et la réalité du phénomène reste difficile à prouver: une femme-auteur passe pour attirer davantage de lectrices que de lecteurs, surtout quand les traductions, et c'est le cas en Espagne, favorisent les héroïnes éponymes (*Indiana, Valentine, Lélia, Consuelo*). L'idée courante d'un public surtout féminin abrite d'ailleurs une arrière-pensée tendancieuse: la prose immorale de Sand serait d'autant plus dangereuse que son pouvoir corrupteur s'exercerait sur des cœurs simples et sur des esprits naïfs – jeunes femmes et jeunes filles dont il dérèglerait l'imagination.

On ne peut contester pour autant l'existence d'un important lectorat féminin. Sa croissance est même une donnée commune à la plupart des aires étudiées. Les apostrophes visant les lectrices grecques dans les préfaces de romans traduits montrent que les éditeurs de Smyrne et d'Athènes visent à élargir leur public en direction des femmes⁹. Ce public nouvellement gagné se porte surtout vers les romans. Toutefois ces dames ne lisent pas que des dames, comme le suggère d'ailleurs Mesonero Romanos (évoqué plus haut) quand il met Sand en compagnie de Balzac et de Soulié¹⁰. Dire ou écrire, chose fréquente à l'époque, que le public sandien comprend surtout des femmes reflète surtout une donnée plus générale: celles-ci lisent davantage que les hommes et les chroniqueurs le savent¹¹. Il y a du reste un effort pour «les canaliser vers une littérature spécifiquement féminine» qui pointe dès 1822 en Espagne et s'y développe après 1840 comme en Allemagne 12. Cet effort vise à soumettre écriture et lecture à une vision sexuée du monde que véhiculent les guides d'éducation morale, les encyclopédies pour dames, les manuels pédagogiques, revues spécialisées et collections spécifiques: a-t-il favorisé ou contrarié la lecture des romans sandiens? Il faut sûrement moduler la réponse, car celle-ci dépend des choix opérés ici ou là. Choix éditoriaux et choix des critiques: certains romans sont traduits, d'autres non, certains sont mentionnés dans telle notice sur l'écrivain mais d'autres passés sous silence. Par exemple, l'article «George Sand» d'une encyclopédie allemande destinée aux femmes (1846) ne cite qu'Indiana, Valentine, Lélia, Leone Leoni et Jacques¹³, romans de la passion et réquisitoires contre l'assujettissement féminin: l'impasse sur les textes à contenu philosophique et social (Spiridion, Horace, Consuelo, Le Péché de Monsieur Antoine etc.) donne de l'auteur une idée très réductrice.

L'enquête menée pour connaître l'auditoire sandien se heurte au silence des lectrices: elles n'ont guère l'occasion de divulguer leurs lectures car la critique est aux mains des hommes. Aussi faut-il sonder correspondances,

journaux intimes et mémoires pour repérer des admiratrices comme Emma Herwegh, Natalie Herzen, Júlia Szendrey, Elizabeth Barrett-Browning (épouses d'écrivains), ou d'autres moins connues comme Mary Mitford, amie de la dernière citée.

Seules les femmes-auteurs font savoir ou entrevoir qu'elles ont lu Sand. Ce type de sujet est bien documenté en Allemagne (sur Louise Mühlbach, Ida Hahn-Hahn, Fanny Lewald, Louise Aston), en Angleterrre (Frances Trollope, Elizabeth Barrett Browning, Charlotte et Emily Brontë, George Eliot), en Espagne (Gertrudis Gómez de Avellaneda)¹⁴, en Norvège (Camilla Collett)¹⁵, aux Etats-Unis (Margaret Fuller)¹⁶, en Roumanie (Maria Rosetti). L'étude commence à peine pour la Russie où des lecteurs célèbres en tant qu'écrivains ou critiques (Herzen, Tourguéniev, Bielinski, Dostoïevski) ont jusqu'à présent monopolisé l'attention et relégué les lectrices dans l'ombre; les écrits des femmes-auteurs russes étaient d'ailleurs peu accessibles faute de rééditions¹⁷. La plupart ont nié s'inspirer de George Sand alors même qu'elles la lisaient, recommandaient, citaient ou traduisaient¹⁸. Fait compréhensible: le parallèle avec leur célèbre consœur s'avérait trop facile et trop fréquent pour ne pas susciter chez elles une dénégation visant à faire reconnaître leur autonomie en tant que femmes de lettres capables d'œuvrer sans modèles. Plusieurs avaient aussi leurs raisons pour redouter d'être annexées au féminisme de l'écrivain, ou simplement à la réputation désobligeante qui l'escortait. D'autant que l'on caricaturait volontiers ses idées: georgesandism connote négativement son aura, surtout quand le terme russe s'adjoint un suffixe péjoratif (georgesandschina) suggérant abus et licence. Quant aux lectrices espagnoles, elles ont surtout reculé devant son radicalisme politique: «la solidarité féminine» avec la romancière s'évanouit lorsque le désaccord idéologique prend le pas19. Même résultat, avec des motifs opposés, quand les féministes russes militantes se démarquent de l'illustre modèle, jugé trop timide et dépassé²⁰. L'Allemagne se prête à une remarque similaire: la réserve des femmes émancipées à l'égard de Sand s'expliquerait ici par les ambiguïtés de son féminisme²¹.

* *

Trois remarques sommaires pour clore cette rubrique.

1. Le lectorat de George Sand est tout à fait mixte, ce qu'attestent d'innombrables témoignages masculins. Des travaux spécifiques permettraient d'affiner ce constat, voire de le nuancer au gré des exceptions (l'Espagne? ailleurs encore?).

2. Il convient d'étendre à d'autres pays la remarque faite pour l'Allemagne: le public féminin de Sand «dépasse largement le groupe minoritaire des

femmes émancipées auxquelles on s'est intéressé jusqu'à présent»²². Ces lectrices discrètes sont évidemment plus difficiles à repérer et à connaître.

3. La notion de «public» recouvre un certain flou, d'ailleurs inévitable puisque Sand est célèbre même pour qui ne l'a pas lue. Son audience déborde son lectorat proprement dit car elle tient pour partie à sa réputation personnelle, pour partie aux idées que son œuvre répand et qui s'incorporent à l'opinion courante, à une certaine doxa.

II. TRADUCTIONS

1. Traducteurs et traductrices

Les traducteurs de George Sand sont plus ou moins identifiés selon les pays en fonction des usages éditoriaux propres à chacun d'eux ou du degré d'avancement des recherches. Quelques-uns sont connus par les contacts qu'ils avaient noués avec la romancière²³, d'autres par les soins des bibliographes et des érudits²⁴. Beaucoup ne sortent pas de l'anonymat, parfois par un motif de prudence, souvent parce que leur statut professionnel n'impliquait pas d'imprimer leur nom avec leur travail. La plupart, restés obscurs, traduisent avant tout pour vivre et s'attachent à l'auteur concerné – Sand ou un(e) autre - moins par goût que par occasion, sur commande de l'éditeur. Plusieurs ont pourtant laissé un nom, soit comme chefs de file d'un mouvement culturel (Anton Filleborn dans la «bohème varsovienne»), soit parce qu'ils ont fait une carrière littéraire (tel le traducteur espagnol de Teverino). Certains menèrent une activité suivie et remarquée en faveur des lettres françaises: le madrilène Eugenio de Ochoa traduisit Notre-Dame de Paris en 1836 (il avait 21 ans) et quatre romans sandiens rien qu'en 1837 (Indiana, Leone Leoni, Le Secrétaire intime, Valentine). «Inlassable trait d'union entre la France et l'Espagne», Ochoa traduisit également Chateaubriand, Janin, Sandeau, Dumas, Lamartine etc.²⁵.

Le facteur le plus décisif pour la notoriété du traducteur est celle acquise en plus ou en dehors de cette activité. Francis G. Shaw, traducteur américain de *Consuelo*, signe aussi des articles sur Sand dans *The Harbinger*, George Henry Lewes s'illustre davantage comme critique littéraire que pour sa version anglaise du *Secrétaire intime* (1844)²⁶, et Mazzini comme héraut de la cause nationale italienne que pour avoir traduit en anglais *La petite Fadette* (1850) ou préfacé l'édition anglaise des *Lettres d'un voyageur* (1847). La Roumanie fournit des exemples analogues: S. Andronic, traducteur du *Secrétaire intime* (1847) et de *Mauprat* (1853), P. Teulescu traducteur d'*Indiana* (1847), N. Nenovici traducteur de *Lélia* (1853) sont à

la fois des hommes de lettres et des personnalités politiques en vue. La remarque vaut aussi pour le principal initiateur de ces versions roumaines, le poète et journaliste Ion H. Radulescu qui projetait (1845) de faire publier toute une série de romans sandiens; ou pour l'imprimeur C. Rosetti, lui aussi journaliste, poète et militant révolutionnaire. Le cas de la Roumanie (de la Valachie plus exactement) est très caractéristique d'une page de son histoire culturelle associant romantisme littéraire et révolution politique dans le courant baptisé *pasoptism* («quarante-huitisme»). Plusieurs facteurs s'additionnent ici pour favoriser la promotion de George Sand: un groupe homogène et actif de personnalités d'orientation libérale, le soutien appuyé d'un journal, la propriété d'une imprimerie²⁷.

2. Bilans chiffrés (1833-1850)

Les publications de George Sand débutent en décembre 1831 avec *Rose et Blanche*, signé J. Sand. Les premières traductions datent de 1833: *Rose et Blanche* en allemand, *Melchior* en italien (dans le périodique *L'Eco*), *Indiana* en russe (en volume à Saint-Pétersbourg). Le recensement des traductions effectué pour le présent travail s'arrête au 30 novembre 1850, lorsque paraît l'*Histoire du véritable Gribouille*. Le temps ayant manqué pour que ce conte fût traduit la même année, notre liste prend donc fin avec l'adaptation scénique de *François le champi*, jouée pour la première fois à l'Odéon en novembre 1849, publiée le 12 janvier 1850 et traduite en allemand quelques mois plus tard.

Ce recensement utilise l'inventaire chronologique commencé par l'équipe d'Amsterdam²⁸. Il le complète à l'aide des sources signalées plus haut et de recoupements nouveaux montrant que les premiers relevés appellent des améliorations. Celui de Thomson pour la langue anglaise n'est pas entièrement fiable quant aux dates, ne sépare pas les traductions publiées des inédites ni les périodiques des volumes, et ne distingue pas très clairement entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis²⁹. Irini Rizaki indique ce qui empêche d'établir à ce jour une liste définitive des traductions grecques³⁰. Des renseignements font encore défaut pour plusieurs pays. Les chiffres obtenus restent donc peu sûrs et tout à fait provisoires. S'il peut sembler prématuré de les avancer, les corrections à venir ne devraient pas modifier sensiblement l'ordre de grandeur.

La liste elle-même est trop volumineuse pour figurer ici: nous l'exploitons en dressant des tableaux suivis d'éclaircissements et de commentaires.

Tableau I

	NT 1	Manahan da
Année de	Nombre	Nombre de
référence	de titres	textes
1833	3	3
1834	2	2
1835	4	4
1836	6	17
1837	10	18
1838	13	19
1839	5	9
1840	8	11
1841	5	5
1842	?	?
1843	15 (*)	20
1844	18 (**)	32
1845	16 (***)	25
1846	9	18
1847	26 (****)	36
1848	?	?
1849	6	7
1850	9	13
	(*****)	

Mode d'emploi du tableau I:

Le chiffre de la colonne médiane indique le nombre de *titres* traduits et publiés, tous pays confondus (les traductions inédites ne sont pas comptées). La colonne de droite indique le nombre de *textes* publiés comme traductions. La différence éventuelle des deux chiffres s'explique ainsi: parmi les textes peut figurer plusieurs fois le même titre, soit qu'il eût été traduit en plusieurs langues la même année, soit qu'il eût été traduit plus d'une fois la même année dans la même langue, soit enfin que les deux facteurs eussent joué ensemble. *André* illustre le dernier cas, puisque 1836 le voit publier en allemand à Stuttgart, mais aussi à quatre reprises en italien: deux fois en volume et deux fois dans des périodiques, avec reprise probable d'une même traduction (à vérifier) dans l'une au moins des occurrences.

Une quatrième colonne eût été souhaitable pour indiquer le nombre des traductions, autrement dit des textes traduits à neuf au lieu de reproduire une version existante. C'est ainsi que *Jeanne* en Italie représente un titre (italianisé en *Giovanna*), deux textes publiés (Bologne: Grandi, 1845; Venise: Antonelli, 1847), une seule traduction (par Angelo Orvieto). Mais, nous l'avons dit, le nom du traducteur ou de la traductrice demeure souvent inconnu, quand il n'est pas simplement négligé par les sources. Impossible, par conséquent, de toujours savoir si la deuxième, voire troisième ou quatrième publication dans une langue étrangère résulte d'une traduction nouvelle ou si elle réutilise une version antérieure: les données disponibles sur ce point restent trop incomplètes pour être chiffrées. On voit par là combien cette enquête est tributaire de recherches bibliographiques encore inachevées, et des avancées faites ou à faire dans l'histoire du livre et de la presse³¹.

* Les traductions allemandes sont incomplètement recensées par nos sources, qui d'ailleurs ne se recoupent pas toujours: la base de données «Women Writers» sur Internet (voir note 28) et la liste de Renate Wiggershaus, *George Sand in Selbstzeugnissen und Bilddokumenten*. Hambourg: Rowohlt, 1982 (trad. néerlandaise: Utrecht, 1991, pp. 154-160). Aussi a-t-il fallu faire des hypothèses: inscrire en 1843 les onze premiers titres (vol. 1 à 32) des œuvres de Sand (*Sämtliche Werke*), éd. O. Wigand, Leipzig (1843-1846); en 1844 les huit titres suivants (vol. 33 à 65); en 1845 les trois titres couverts par les vol. 66-77; en 1846 *Le Péché de Monsieur Antoine*, qui occupe les vol. 78-85.

** Sans compter *Fanchette*, dont la traduction par E. Ashurst (1844) semble n'avoir été publiée qu'en 1847.

*** On ne compte pas *La Prima donna*, traduction espagnole (1845, rééd. 1848) recensée par Montesinos, op. cit., p. 88: ce titre signé J. Sand (= J. Sandeau) n'est pas revendiqué par Sand.

**** J'inscris en 1847 les six premiers titres (vol. 1-19) de la nouvelle collection Wigand, Leipzig (1847-1856), qui réédite des traductions de 1843-1846 et leur ajoute de nouveaux titres (Sämtliche Werke, Neue Ausgabe).

***** Sans compter *La petite Fadette*: sa traduction par Mazzini en 1850 (Thomson, *op. cit.*, p. 274) semble être restée inédite.

Interpretation du tableau I

Le tableau donne à voir le flux ou le reflux des traductions année par année tous pays confondus. Des regroupements aideront à discerner des évolutions plus générales: tel est le premier objectif du commentaire qui suit. Deuxième objectif: affiner l'étude chronologique, en signalant des particularités locales sur la base de décomptes opérés cette fois pays par pays.

Le début de la période (1833-1835) est timide si l'on en juge par le nombre des titres proposés. L'année 1836 constitue un palier: le chiffre des titres augmente, celui des textes diffère pour la première fois et sensiblement. Signe que les traductions se diffusent plus largement, un même titre recevant des supports multiples (cf. plus haut l'exemple d'André en Italie) et paraissant en plusieurs villes dans une même langue: Indiana sort à Leipzig et à Stuttgart, de même que Rose et Blanche. L'éditeur de Stuttgart propose, le premier en Europe semble-t-il, une collection d'œuvres sandiennes (Ausgewählte Schriften, six volumes)³². Simon, paru dans la Revue des Deux Mondes de janvier à mars 1836, est aussitôt publié en allemand, en russe et en italien. De 1833 à 1836 ces trois langues figurent presque seules dans le relevé: ne font exception que le néerlandais avec Mattea (1836) et l'espagnol avec la version de Leone Leoni publiée à Paris chez Rosa (1836).

L'année 1837 confirme l'activité des traducteurs allemands et russes, mais c'est l'Espagne qui passe en tête pour le nombre des titres (cinq) et pour celui des textes (sept): elle comble son retard initial en publiant *André*, *Indiana*, *Valentine* et *Le Secrétaire intime*, dont le traducteur (Ochoa) donne aussi une nouvelle version de *Leone Leoni*. L'italien s'efface temporairement, le danois démarre avec quatre titres et le suédois avec un.

L'année 1838 voit l'Espagne maintenir son élan avec sept titres. Tous ne sont pas nouveaux, puisque Barcelone édite à son tour les quatre déjà publiés à Madrid (1837), mais Pedro Reynés Solá, deuxième traducteur de *Valentine*, donne en plus *Simon* et les *Lettres d'un voyageur*. Le peloton de tête (allemand, russe, espagnol) est formé pour un certain temps. L'Italie se distingue en ne traduisant que *Le Contrebandier*³³. Le total permet de considérer 1838 comme le sommet d'une première vague.

Un tassement s'observe de 1839 à 1841. On recherche les nouveautés: L'Uscoque (allemand, italien) et Spiridion (allemand) en 1839, Pauline, Les Mississipiens (allemand, russe) et Cosima (italien) en 1840, Le Compagnon du tour de France (allemand) et Mouny-Robin (russe) en 1841. Mais les chiffres diminuent. Après deux traductions en 1839, le Danemark n'en publiera plus aucune (sauf erreur) jusqu'en 1845. La curiosité serait-elle retombée? Il se peut aussi que les derniers titres de Sand, diversifiant son inspiration, aient déconcerté, surtout en Espagne où se voit le fléchissement le plus net. La mise à l'index de Lélia prononcée par le Vatican (fin 1840) ne favorise pas la reprise des traductions.

Celle-ci paraît s'amorcer en 1842 – mais n'avançons pas de chiffres car les données disponibles restent insuffisantes. La Hongrie entre en lice avec Lélia et Mauprat, tandis que Consuelo entame sa grande carrière espagnole. paraissant au fur et à mesure du feuilleton de la Revue indépendante. 1843 confirme la tendance à la reprise: l'Espagne continue de traduire Consuelo et rattrape quelques retards (Spiridion, Pauline), comme la Hongrie avec Indiana. Le Compagnon du tour de France sort pour la deuxième fois en allemand, à la faveur des œuvres complètes (Sämtliche Werke) en 85 volumes lancées par la maison O. Wigand de Leipzig (1843-1846). A. Ruge en écrit l'introduction générale, qui précède Le Compagnon... (Der Handwerker, vol. 1-4). Cette collection fait alterner des nouveautés (Consuelo, Horace) et des titres moins récents (Simon, André, etc)34. Mouny-Robin reparaît en russe. Les Russes, à vrai dire, n'ont pas le droit de publier Consuelo ni Le Compagnon du tour de France, mais ils sont les premiers à traduire (1843) l'essai de Sand sur Obermann, publié en 1833 (Revue des Deux Mondes) et reproduit en 1840 à Paris comme préface au livre de Senancour.

Les années 1844 et 1845 présentent des chiffres élevés. Celui des titres reflète une variété inégalement répartie: l'Espagne imprime Consuelo et La Comtesse de Rudolstadt, mais pour le reste se cantonne à des récits déjà anciens (La Marquise, Mattea, Metella, Jacques, Mauprat, L'Uscoque) ou déjà traduits (Lavinia) plutôt que de proposer les romans humanitaires et socialistes nés depuis 1840. Par contre, l'intérêt pour ces nouveautés ne faiblit pas en Allemagne (Consuelo, Isidora, Jeanne, Le Meunier d'Angibault) ni en Russie, où divers textes plus courts s'ajoutent aux deux derniers romans cités: 1845 marque l'apogée des traductions russes avec sept titres. La Hongrie continue modestement sur sa lancée avec Metella et Leone Leoni (1844). Quant au chiffre global des textes en 1844 et 1845, il tient à l'étendue géographique d'une diffusion qui s'élargit de manière significative: voici enfin des versions anglaises et américaines, Les Maîtres mosaïstes et Le Secrétaire intime à Londres (1844), Les Maîtres mosaïstes à Philadelphie (1845), Consuelo à Boston (1845-1847)35. La Grèce s'introduit aussi pour la première fois (Lélia, 1845). L'Uscoque et La Comtesse de Rudolstadt sortent à la Havane en même temps qu'à Madrid (1844). Face à l'édition russe majoritairement groupée à Pétersbourg, les villes allemandes (Berlin, Augsburg, Stuttgart et surtout Leipzig) décentralisent l'offre de traductions, ce qui génère des doublons (Jeanne, Le Meunier d'Angibault). La concurrence en Russie s'exerce surtout entre les revues qui sont deux à s'emparer de Teverino (1845), de même qu'entre celles-ci et les éditeurs de volumes, généralement devancés.

Le fléchissement de 1846 n'est qu'une pause avant le grand bond qui suivra. Le Danemark adopte *Consuelo* et *Le Meunier d'Angibault*, les Russes traduisent immédiatement *La Mare au diable*, Shaw introduit *La Comtesse de Rudolstadt* à Boston. L'Allemagne réédite *Jeanne* et donne simultanément quatre versions du récent *Péché de Monsieur Antoine*, pourvues chacune d'un titre différent: deux à Stuttgart et deux à Leipzig, dont l'une forme le dernier titre (*Der Aristokrat und der Industrielle*, trad. W. Jordan) de la collection lancée par O. Wigand en 1843.

Le chiffre élevé des titres et des textes en 1847, même s'il reste incertain, doit beaucoup aux collections: Wigand propose à Leipzig 35 nouveaux tomes (onze titres) qui sortent de 1847 à 1856 (Sämtliche Werke, Neue Ausgabe)³⁶. Matilda Hays dirige à Londres dix titres en six volumes (éd. Churton,1847)³⁷. Consuelo et Le Meunier d'Angibault paraissent aussi à Londres (Parlour Library) en dehors de cette série. Les Etats-Unis ne sont pas en reste, même si leur contribution semble modeste avec Jacques et Le Compagnon du tour de France (= The Journeyman Joiner) à New York. Les revues russes se disputent Lucrezia Floriani et Le Piccinino. Les traductions roumaines prévues depuis 1845 voient le jour: Indiana, Metella et Le Secrétaire intime. Au total, l'année 1847 détient le record absolu pour la période considérée.

La suite du projet roumain de Radulescu se concrétise en 1848 avec Lavinia et Mattea. Mais 1848 se signale par une décrue généralisée due aux événements politiques qui ébranlent l'Europe: «printemps des peuples», soulèvements, répressions, exils. Les chiffres, quoique provisoires, ne laissent aucun doute sur la tendance: La Mare au diable traduite par Shaw, François le champi paraissant à Athènes et deux fois à Leipzig ne suffisent pas pour étoffer l'inventaire. L'année 1849 ne grossit pas non plus la statistique, même si François le champi franchit le barrage élevé par le pouvoir russe contre tous les auteurs français, et même si Le Compagnon du tour de France arrive à Dublin (version de Shaw)³⁸. Le Portugal se met sur les rangs avec La Comtesse de Rudolstadt: on voudrait s'assurer qu'il s'agit bien d'une première dans ce pays et dans cette langue – qu'en est-il du Brésil? Il faut donc attendre 1850 pour observer une véritable relance.

Le nombre total des titres publiés dans chaque langue entre 1833 et 1850 figure sur le tableau II:

Langue de traduction	Nombre de titres
allemand	39
russe	33
espagnol	23
anglais (GB.)	19 ? (*)
italien	17
danois	13
américain (EU.)	7 ?
roumain	6
hongrois	5
suédois	3
grec	3
néerlandais	2
portugais	1

^{*} Trop de données restent incertaines pour que le chiffre soit fiable. Je suggère néanmoins ce rang.

Rapidité: tableaux III, IV, V et VI

Les traducteurs allemands et russes, qui procurent le plus de titres (voir tableau II), vont aussi le plus vite, la corrélation n'étant pas si nette pour les autres langues. La rapidité se mesure à deux critères. On établira d'abord quels sont les pays les plus prompts à traduire l'écrivain (sans oublier que l'adoption se fait aussi grâce aux originaux français et aux contrefaçons belges)³⁹. Pour cela, la période initiale (1831-1841) des publications sandiennes sera divisée en deux phases. La première comprend les années 1833-1836, durant lesquelles Sand, en dépit d'une célébrité tôt acquise, reste objectivement une débutante (tableau III):

Langue	Nombre de titres	Nombre de textes
italien	7	10
allemand	6	10
russe	4	4
néerlandais	1	1
espagnol	1	1 (*)

^{*} Traduction publiée à Paris chez Rosa.

La seconde phase comprend les années 1837-1841, où George Sand acquiert le statut d'auteur confirmé (tableau IV):

Langue	Nombre de titres	Nombre de textes
russe	15	15
allemand	14	15
espagnol	13	15
danois	7	7
italien	6	6
suédois	3	3

Un tel chiffrage ne tient compte ni du volume des textes, ni de leur importance au plan littéraire. Celle-ci relève d'une appréciation subjective, mais qui n'est pas strictement individuelle: beaucoup conviendront qu'*Indiana* (Russie, 1833) et *Lélia* (Allemagne, 1834) comptent davantage que *Melchior* et *Metella* (Italie, 1833 et 1834).

Une deuxième façon de mesurer la célérité des éditeurs étrangers consiste à se demander en quelle langue chaque œuvre reçoit sa première traduction. La réponse figure dans le tableau V, qui répertorie les titres traduits soit l'année de leur publication en France, soit l'année où prend fin cette première publication (passant le plus souvent par un périodique qui échelonne ses livraisons sur plusieurs mois). Le tableau V ne recense pas moins de 25 titres:

Titre et date de la publication française	Langue de la première traduction même année
André, mars – avril 1835	Allemand
Lettre d'un voyageur IV (*), juin 1835	Russe
Simon, janvier – février 1836	Allemand, italien, russe
Mauprat, avril – juin 1837	Russe
La Dernière Aldini, déc.1837-janvier 1838	Allemand, russe
L'Uscoque, mai – juillet 1838	Russe
Spiridion, octobre 1838 – janvier 1839	Allemand
Pauline, décembre 1839 – janvier 1840	Allemand, russe
Les Mississipiens, mars – avril 1840	Allemand, russe
Cosima, mai 1840	Italien
Mouny-Robin, juin 1841	Russe
L'île de Majorque, janvier – mars 1841 (**)	Russe
Horace, novembre 1841 – mars 1842	Russe
Consuelo, février 1842 – mars 1843	Espagnol, allemand (? ***)
La Comtesse de Rudolstadt, juin 1843 - fév.1844	Allemand, espagnol
Jeanne, avril–juin 1844	Allemand
Le Meunier d'Angibault, janvier – mars 1845	Allemand, russe
Isidora, mars-juin 1845	Allemand
Les Sauvages de Paris, juin 1845 (****)	Russe
Teverino, août-septembre 1845	Russe
La Mare au diable, février – avril 1846	Allemand, russe
Le Piccinino, mai – juillet 1847	Russe, allemand
François le champi, 31 déc.1847 – mars 1848	Allemand, grec
La petite Fadette, déc.1848 – 31 janvier 1849	Allemand, anglais (? ****)
François le champi (pièce), janvier 1850	Allemand, espagnol, néerlandais

^{*} Il s'agit de la première publication dans la *Revue des Deux Mondes*. La lettre IV deviendra VI (*A Everard*) dans l'édition définitive (1837) des *Lettres d'un voyageur*. La version russe n'en donne que des extraits.

^{**} Sous-titré «Un Hiver au midi de l'Europe» dans la *Revue des Deux Mondes*. Le titre définitif sera *Un Hiver à Majorque*. Le texte russe ne donne qu'un résumé entrelardé de paraphrases et de commentaires.

^{***} Trad. de G. Julius dans George Sand, *Sämtliche Werke*. Leipzig: O. Wigand, 1843–1846. L'inscription en 1843 résulte de la répartition expliquée sous le tableau I.

^{****} Le titre complet de ce texte peu connu est Relation d'un voyage chez les

Sauvages de Paris. Lettre à un ami (recueil Le Diable à Paris, t. 2, Paris: Hetzel, juin 1845).

***** Renseignement absent de la liste de P. Thomson, mais fourni (trad. inconnu) par la base de données «Women Writers».

Une liste complémentaire recense les 18 titres traduits durant l'année ayant suivi celle de leur publication en France (tableau VI):

AND DESCRIPTION OF THE PROPERTY OF THE PROPERT	
Titre et date de la publication française	Langue de la 1ère traduction, année
	suivante
Indiana, mai 1832	Russe
Melchior, 29 juillet 1832	Italien, nov. 1833
Lélia, juillet 1833	Allemand
Metella, oct. 1833	Italien
Le Secrétaire intime, mars 1834	Italien
Mattea, juillet 1835	Néerlandais
Simon, janvier-février 1836	Danois
Lettres d'un voyageur, février 1837 (*)	Allemand, espagnol
Mauprat, avril-juin 1837	Danois
Les Maîtres mosaïstes, août-sept. 1837	Allemand, russe
Le Contrebandier, 1837	Italien, déc. 1838
Gabriel, juillet-août 1839	Allemand
Le Compagnon du tour de France, déc.	Allemand
1840	
Coup d'œil général sur Paris, avril 1844	Russe
(**)	
Le Meunier d'Angibault, janvmars 1845	Danois
Le Péché de Monsieur Antoine, octnov.	Allemand (4 traductions), russe
1845	
Lucrezia Floriani, juin–août 1846	Allemand, russe, danois
La petite Fadette, déc.1848-31 janvier 1849	Danois, 1850

^{*} Première édition du texte définitif, Paris: F. Bonnaire, 2 vols.

3. Cas particuliers

Il faudrait achever l'inventaire pour dresser un palmarès global (tous pays confondus) et spécifique (pays par pays) des œuvres les plus traduites. Les titres les moins répandus pourraient bien être parmi les œuvres ambitieuses, Lélia et Spiridion (souvent interdits), et parmi les œuvres mineures (Mattea, Pauline, Mouny-Robin). Plusieurs semblent n'avoir été traduits qu'une fois, ce qui n'exclut pas deux parutions (toujours avant 1850). Ce sont, dans l'ordre chronologique de ces versions: Cosima (it.), Gabriel (all.), Mouny-Robin (ru.), Fanchette (ang.), Isidora (all.), Aldo le rimeur (ru.), Coup d'œil général sur Paris (ru.), Relation d'un voyage chez les Sauvages de Paris (ru.), Les Sept Cordes de la lyre (it.), Jean Ziska (all.), Lettres au peuple (all.).

S'il peut être utile de chercher pays par pays les dates où culmine le chiffre des traductions (1845 en Russie, 1847 en Angleterre et en Roumanie), leur signification n'apparaît pas toujours aisément. Elle dépend en effet de multiples facteurs: disponibilité du traducteur; ressources de l'éditeur; attente réelle ou supposée du public; rôle des intermédiaires influents entre la France et l'étranger ou entre Sand et son public (Ochoa en Espagne, Mazzini en Angleterre, Bielinski en Russie); influence des critiques – leur opinion fût-elle négative, car une mauvaise presse sert de publicité indirecte et peut inciter quelqu'un à (s')investir dans la traduction.

Les années ou les périodes creuses s'expliquent diversement elles aussi. La conjoncture politique en répond souvent: celle qui joue après 1848 sur le vieux continent épargne manifestement l'Amérique. Les idées de George Sand déplaisent partout où l'on craint la contagion révolutionnaire. Les autorités prohibent ou découragent les traductions et les éditeurs hésitent à en proposer: l'Espagne fournit sur ce point un exemple très net⁴⁰. Dès l'été 1847, le pouvoir russe frappe d'interdit presque tous les romans français. L'explication politique vaut-elle aussi pour l'Angleterre après 1847? Rien n'est moins sûr, car notre voisine avait déjà tardé à traduire Sand avant cette date. Non qu'elle l'eût ignorée, beaucoup d'Anglais l'ayant lue en français: d'où l'on serait tenté de conclure que son lectorat britannique était plus cultivé et socialement plus choisi qu'ailleurs, mais sans doute vaut-il mieux distinguer entre ceux qui abordent Sand dans l'original (étudiants d'Oxford, journalistes littéraires, haute société) et le milieu qui parle d'elle sans l'avoir lue41. L'absence de traductions restreint l'accès au texte d'un public moyennement cultivé, auprès duquel l'opinion des critiques a toute chance d'avoir plus d'impact. Le lectorat sandien serait donc partagé en Angleterre par ce clivage sociologique, qui réserve la lecture personnelle à une minorité.

^{**} Publié dans Le Diable à Paris, t. 1 (Paris: Hetzel, avril 1844).

Les lecteurs francophones ne se recrutent pas partout dans les mêmes milieux. Selon A. Poli, «la plupart des livres qu'on lisait en Lombardie étaient en français» et le Piémont «étudiait le français comme s'il était la langue nationale». Mais aux variables territoriales s'ajoutent des variables sociales: parlé dans l'aristocratie, le français était «aussi la langue la plus répandue dans les milieux commerciaux et culturels» de la péninsule⁴², plus répandue sans doute qu'en Angleterre. Une ressemblance de surface recouvre donc des données sociologiques différentes dans chaque pays.

Le climat et les pressions politiques n'expliquent pas toutes les fluctuations: le creux qui suit la vague des traductions espagnoles semble tenir d'abord à une baisse de l'intérêt qui se perçoit dès 1845, avant la grande peur de 1848 et ses effets dissuasifs⁴³. Toutefois le contexte politique propre à l'Espagne a certainement pesé: avènement d'un régime libéral en 1833, victoire sur le carlisme en 1839, gouvernement progressiste d'Espartero en 1841, chute de ce dernier (1843) et promulgation d'une Constitution autoritaire (1845). La coïncidence des chronologies est frappante: l'essor des traductions espagnoles a profité d'un créneau libéral, suivi après 1843 d'une restauration du *moderantismo* et d'un certain ordre moral⁴⁴.

Les Pays-Bas présentent un cas atypique et par là-même très instructif quant à la diversité des conditions idéologiques qui favorisent, entravent ou orientent la lecture d'un auteur étranger. La première traduction dans un périodique néerlandais concerne Mattea (1836). En volume, il faut attendre Mademoiselle la Quintinie (1864). Au total, seules quatre traductions sortent en volume du vivant de George Sand⁴⁵. Comment expliquer cette rareté? Avant tout par les spécificités historiques et culturelles du milieu récepteur. Nombreux aux Pays-Bas, les francophones se procurent les éditions françaises ou bruxelloises et n'ont pas besoin de traductions. Plus décisives semblent pourtant les résistances de l'opinion, puisque d'autres pays possèdent un public francophone et néanmoins traduisent davantage. L'image de la France chez les Néerlandais est très négative, pour des motifs politiques et esthétiques bien avérés⁴⁶. L'aversion générale à l'égard du romantisme parisien aggrave ici le préjugé défavorable à George Sand en particulier. Mais Suzan van Dijk se demande à juste titre pourquoi la francophobie ambiante qui s'exerce en bloc contre tous les auteurs français nuit davantage à celui de Consuelo: certains romanciers sont traduits malgré ces anathèmes, mais pas Sand⁴⁷. La raison avancée est que les Pays-Bas n'abritent alors aucun mouvement politique ou intellectuel, aucun groupe, aucune personnalité d'envergure susceptible de soutenir l'écrivain et d'inciter à la promouvoir. L'explication convainc d'autant mieux qu'elle recoupe des exemples opposés qui l'étayent a contrario: ceux de la «jeune

Allemagne», de l'élite intellectuelle hongroise à «l'âge des Réformes» (1830–1848), des «occidentalistes» russes comme Herzen et Bielinski, ou encore du *pasoptism* roumain évoqué plus haut.

4. Le choix des titres traduits

Le choix des titres dépend de maints facteurs: simple hasard⁴⁸, préférence du traducteur, réputation préalable du titre, mise à l'écart d'autres œuvres pour raisons de censure. La part imputable à chaque facteur ne saurait être établie en toute rigueur qu'au cas par cas, si la documentation le permet.

Chaque langue présente des absences notoires qui n'ont pas toujours été comblées depuis 1850. On en connaît bien la raison quand il y a fait de censure, on la connaît mieux encore si l'on accède aux rapports exposant les griefs des censeurs. Les dernières recherches d'Annarosa Poli au Vatican éclairent les mises à l'index édictées par le Saint-Office⁴⁹. D'autres archives font ressortir des considérations politiques. Le nombre des interdictions est si élevé en Autriche qu'il n'y a pas lieu de chercher des explications propres à chaque titre: presque toute la littérature française s'y voit proscrite (Sand, Balzac, Hugo, Janin, Paul de Kock, Soulié, Eugène Sue, Souvestre, etc.) avec Walter Scott et d'autres⁵⁰. L'examen des textes autorisés peut s'avérer instructif, car leur traduction ampute ou remanie l'original sur des points soigneusement choisis⁵¹. Il faudrait donc poursuivre, et pas seulement sous cet angle, l'étude des traductions et des adaptations, qui débute à peine⁵².

Les convictions républicaines de George Sand inquiètent les autorités de Venise, de Parme et de Modène, ses idées religieuses heurtent les dogmes catholiques. Le tsar et l'Eglise orthodoxe ne tolèrent pas mieux les unes que les autres: la Russie et l'Italie (celle-ci en ordre dispersé, vu son morcellement politique) font à peu près le même tri. Consuelo attendra 27 ans une traduction dans la péninsule et 18 ans en Russie. La première version italienne de Lélia date de 1946. Jamais au XIXe siècle ne paraîtront en italien Jacques, Les Lettres d'un voyageur, Spiridion, Simon, Le Compagnon du tour de France ou La Daniella⁵³. Par contre, tous ces titres seront à la longue publiés en russe, excepté Spiridion: la réception de Sand en Russie reste active bien après l'époque de son plus grand succès auprès de l'intelligentsia (1842-1847). En témoigne la traduction de textes auparavant interdits tels Consuelo (1865), Le Compagnon du tour de France (1865), Lélia (1871), Jean Ziska (début du XXe siècle), et celle de très nombreux titres postérieurs à 1850. Si l'audience de l'écrivain ne va pas forcément de pair avec la disponibilité en librairie et peut s'accommoder d'une diffusion réduite, l'importation, la publicité et la lecture d'un texte

interdit dépendent de canaux informels sans doute moins efficaces qu'une vente autorisée. Inversement, l'attrait de la chose défendue stimule la curiosité... Point de déterminisme absolu en la matière.

L'exemple espagnol offre un intérêt précis pour cette esquisse comparative. Terres latines et catholiques, l'Italie et l'Espagne devraient *a priori* offrir davantage de similitudes, mais la seconde semble mieux tolérer la dissidence religieuse de Sand. *Consuelo* paraît en espagnol dès 1842, *Lélia* et *Spiridion* en 1843, *La Comtesse de Rudolstadt* en 1844. Voilà qui étonne vraiment (à moins que ces traductions n'aient amputé le contenu, il faudrait vérifier), mais qui recoupe l'observation faite par Aymes: «contre toute attente – et l'explication n'est pas facile à avancer – la presse espagnole s'abstient, dans l'ensemble, de juger les romans de Sand en fonction de la religion»⁵⁴. Seule exception: *La Censura* catholique, et encore, semble-t-il, pas avant 1844, quand les conservateurs reviennent au pouvoir et que se ravive le militantisme clérical.

Contraste frappant avec ce qui s'observe en Russie et en Allemagne: les romans sociaux et les récits champêtres (étiquettes discutables mais commodes) rencontrent peu de faveur en Espagne. Ni La Mare au diable ni Les Maîtres Sonneurs n'y sont traduits au XIXe siècle. De François le champi ne paraît que l'adaptation théâtrale (1850). Au répertoire des grands absents dans la langue de Cervantès figurent aussi Le Compagnon du tour de France, Le Meunier d'Angibault et Le Péché de Monsieur Antoine. Peintre des passions malheureuses et de femmes révoltées par leur condition subalterne, Sand demeure ici prisonnière d'une renommée qui vaut à Indiana, à Valentine, au Secrétaire intime et à Leone Leoni plusieurs publications espagnoles en quelques années. L'image de l'écrivain commande le choix des traductions plutôt que l'inverse, ou avant de produire l'effet inverse en retour. La réception russe se révèle beaucoup moins univoque, accordant une large place au message humanitaire et social délivré depuis Mauprat et notamment par Horace. Les revues russes, tout comme les éditeurs allemands, traduisent aussitôt ces deux titres, puis Le Meunier d'Angibault et Le Péché de Monsieur Antoine moyennant - il est vrai - de sensibles altérations en russe (qu'en est-il des versions allemandes?).

Les critiques anglais, estime Thomson, se sentent «moins menacés» par les romans sociaux postérieurs à 1840 que par les œuvres féministes et révoltées du début⁵⁵. Les traductions paraissent bien refléter cette tendance: la presse anglaise fait beaucoup de bruit autour des premiers romans (*Indiana*, *Lélia*, *Valentine*) sans qu'aucun ne soit traduit, et *Jacques* ne le sera qu'en 1850 (une version américaine ayant précédé en 1847). Si l'on

excepte Les Maîtres mosaïstes (1844), les nouvelles italiennes de l'auteur ne commencent à paraître outre-Manche qu'en 1847 (La Dernière Aldini). Le répertoire des traductions anglaises avant 1850 présente donc une option globalement contraire à celle de l'espagnol, puisque les titres publiés par Mathilda Hays (1847) incluent Le Compagnon du tour de France et Le Meunier d'Angibault. Le critique Chorley jugeait la collection de Hays peu représentative et «inoffensive». Ce jugement semble curieux au premier abord. En fait, il implique que les idées socio-politiques de Sand ne font pas tellement peur, tandis que le couple et la condition féminine sont des thèmes autrement plus sensibles: tout se passe comme si les premiers romans (1832-1834) continuaient d'effaroucher les éditeurs britanniques par leur vigueur protestataire sur des questions intimes et de morale domestique. Mauprat (1837) présente moins de risques: Sand y célèbre l'«institution sacrée» du mariage et y peint «un amour exclusif, éternel, avant, pendant et après le mariage» (Notice de 1851). La morale est donc sauve et Mauprat peut entrer dans la collection anglaise de 1847.

III. DISCOURS CRITIQUE

1. Traductions et discours critique: des corrélations incertaines

L'exemple anglais invite à chercher en d'autres pays soit des convergences, soit d'autres corrélations entre le discours critique d'une part (son existence, sa teneur), le nombre et le choix des traductions d'autre part. La tâche est déjà délicate quand elle ne porte que sur un pays. D'abord parce que les critiques ne parlent pas d'une seule voix. Ensuite parce qu'il faudrait connaître avec précision, au cas par cas ou peu s'en faut, la conjoncture humaine, matérielle et professionnelle qui préside à toute publication: il suffit que la caisse soit vide, qu'un partenaire sollicité ou potentiel devienne indisponible (maladie, départ, autre tâche) pour empêcher de naître un article ou une traduction. Une traduction peut exister sans qu'on l'imprime: Consuelo en Russie et Mauprat en Hongrie sont bloqués par la censure. Ferenc Schédel ne peut faire publier dans l'Athenaeum magyar que trois chapitres de Mauprat, abrités sous un titre lénifiant («Le paysan philosophe»). Les autorités russes interrompent à mi-course la publication du Piccinino déjà entamée par deux revues (1847). Des traductions prévues sont retardées quand leur auteur change soudain d'occupation: happé par la politique en 1848, S. Andronic remet le Mauprat roumain à plus tard (1853). L'existence d'une traduction ou d'un compte rendu tient à des motifs d'ordre personnel, au contexte littéraire et politique, à des points d'organisation (comment se distribuent les rubriques d'une revue? quelle

place y est dévolue aux textes traduits?), à des impératifs de marché. Il faudrait connaître et saisir ensemble toutes ces données, ce que la documentation permet rarement.

Comparer entre eux les résultats obtenus pays par pays ajoute des difficultés de méthode. Première question à résoudre: sur quelle base chronologique asseoir la comparaison, dès lors que celle-ci embrassera des corpus nationaux⁵⁶ dotés chacun de sa propre périodisation? Supposons celle-ci établie au préalable, puisque c'est l'espace national et/ou linguistique qui forme jusqu'à présent le cadre des recherches publiées: comment dès lors aboutir à une périodisation transnationale? Faut-il mettre les chronologies locales entre parenthèses et adopter d'emblée une chronologie commune? Le découpage serait alors arbitraire et neutre (exemple: par décennies - formule rigide, peu satisfaisante), ou calé sur les grandes dates de l'Histoire combinées aux dates-butoirs de la production sandienne: 1832-1848, 1848-1870, 1870-1876, et au-delà vers une limite fixée par l'objectif de l'enquête. Ces filets ont des mailles un peu larges, mais ils permettraient quand même de retenir des moments-clés, de distinguer entre périodes étales et périodes fastes. Il semble que l'on puisse indiquer quelques dates marquantes communes à plusieurs pays: 1837 – un tournant dans la critique (j'y reviendrai); 1838 - sommet d'une première vague de traductions; 1847 - sommet, plus élevé, de la deuxième vague; 1859 regain, autour d'Elle et Lui, des anciennes controverses sur la moralité de l'auteur; 1876 – floraison d'hommages et de rétrospectives saluant l'écrivain disparu. Il faudrait signaler aussi, à partir de dates-pivots repérées dans les réceptions nationales, les éventuels décalages d'un pays à l'autre, et tenter d'expliquer ces discordances dans l'hypothèse où elles ne sont pas fortuites.

Autre question préliminaire: quels critères adopter pour classer les commentaires critiques? Quelle typologie mettre en œuvre? Les chiffres ici ne sont plus de mise. Nature du support (petit ou grand journal, revue d'étroite ou de large diffusion, opuscule), objet de l'étude (simple mention, recension ponctuelle, panorama critique, monographie), longueur et sérieux du texte (certains sont manifestement mieux informés que d'autres), teneur du jugement... autant d'éléments difficiles à formaliser et dont la formalisation ne garantit d'ailleurs pas l'intérêt. Les études ponctuelles ont pour évident défaut leur isolement, mais il n'est pas certain qu'une vue panoramique apporterait tellement plus. Comment les critiques étrangers de Sand ont-ils réagi à son œuvre? on ne saurait bien sûr répondre à une question posée en termes aussi généraux. Il faut pourtant dépasser les points de détail, mettre de côté les «affinités électives» et autres relations binaires déjà étudiées ou réussir à les insérer dans des ensembles plus vastes. Une

solution médiane semble raisonnable: adopter une visée synthétique propice aux comparaisons, mais axée sur des objectifs partiels, sur des cas particuliers tirés de deux, trois ou quatre pays (aires culturelles au besoin). Il s'agirait de rassembler des données tantôt assez similaires pour montrer des régularités, tantôt assez différentes pour représenter l'éventail des situations. Un échantillonnage judicieux n'est pas moins instructif qu'une description extensive, qui ne favorise pas forcément l'interprétation.

Reste à savoir si la démarche «transnationale» permettra seulement d'épaissir le dossier relatif aux lecteurs étrangers ou si, élargissant le cadre politique, national et/ou linguistique adopté par les travaux antérieurs, elle fera surgir des perspectives neuves, des questions encore masquées. C'est ici que l'étude de réception comparée doit prouver sa fécondité.

Fermons la parenthèse méthodologique avec quelques illustrations. Le succès des romans rustiques en Italie⁵⁸ de 1846 à 1850 concerne la critique à coup sûr et probablement les lecteurs: mais aucune traduction ne vient l'étayer. Inversement, la pression négative des revues espagnoles, presque unanimes à condamner George Sand, n'empêche pas l'afflux des traductions. Deux exemples tirés du cadre russe, loin de converger avec l'exemple anglais examiné plus haut (II. 4), montrent eux aussi que l'orientation des commentaires et la politique de traduction ne vont pas nécessairement de pair. Si La Bibliothèque de lecture, par la plume du critique (et rédacteur de la revue) O. Senkovski, accable Sand de propos caustiques ou hostiles, elle traduit quand même trois romans, La Dernière Aldini, L'Uscoque et Le Piccinino: sans doute l'intérêt commercial prévautil sur le goût personnel ou sur les convictions (pour autant que Senkovski en ait de sincères et que ses collaborateurs les partagent). Une autre revue pétersbourgeoise, Annales de la patrie, traduit 14 titres sandiens avant 1850, mais aucun roman de Paul de Kock; or elle consacre à ce dernier 21 notes critiques ou recensions, et seulement 6 à Sand. D'autres inventaires, dressés pour comparer le nombre des traductions françaises (Sue, Bernard, Dumas) imprimées dans les Annales... et celui des comptes rendus fournis sur ces auteurs par le même périodique, laissent entrevoir un rapport numérique inversement proportionnel (grosso modo) entre les deux indicateurs de succès: aucun n'a donc de valeur absolue. Il se peut qu'une autre revue ait une politique différente, mais seul un dépouillement suivi des périodiques permettrait de s'en assurer.

2. Ecrits mineurs?

Le choix des titres traduits (cf. II. 4) conduit à s'interroger sur les œuvres réputées mineures soit par les contemporains, soit par la postérité. André passe pour un roman inoffensif, que l'on peut mettre entre toutes les mains sans heurter la morale convenue. Et sans doute n'est-ce pas pur hasard si le premier projet de traduction connu – mais inabouti – en néerlandais (1838) concerne ce livre. En 1844, Bielinski signale André comme «l'un des meilleurs» textes de l'auteur, «de l'avis même de ses ennemis», sous-entendu: il ne contient pas trace de socialisme 59. Le roman a été traduit un an plus tôt (janvier 1843) par les Annales de la patrie, où le jeune et bouillant critique russe tient la vedette. André escorte dans la même revue la traduction d'Horace (août—septembre 1842) et celle de Melchior (décembre 1842). Demandons-nous ce qui motive ce triple choix.

Bielinski a de solides raisons d'apprécier Horace, qui répond à ses propres convictions «humanitaires». Les revues se font concurrence, aussi André, encore inédit en russe, offre-t-il aux Annales de la patrie l'avantage d'une primeur. Tel n'est pas le cas de Melchior, déjà traduit (1835) par un autre périodique; mais l'inconvénient ne pèse guère, car cette reprise à huit ans d'intervalle, s'agissant d'un auteur maintenant en vogue, renouvelle son public au lieu de faire double emploi. L'étonnant dans ce trio est qu'il compte deux œuvres déjà anciennes (Melchior remonte à 1832, André à 1835) et secondaires, malgré les qualités d'André. Leur choix s'explique pourtant si l'on considère deux points: les raisons qui incitent les Annales... à traduire Sand, et ce qu'elle publie au même moment. Kraïevski, éditeur de la revue depuis 1839, est un patron de presse moderne (selon les critères du temps) et assez ambitieux en termes de qualité. C'est aussi un homme d'affaires avisé, qui accorde volontiers une large place à un écrivain lancé: les Annales... ont adopté le format encyclopédique grâce auquel les revues russes, très volumineuses, concurrencent maintenant le commerce des livres. Kraïevski a tout de suite engagé Bielinski pour donner du lustre et de l'allant à son entreprise. Il se trouve que le critique professe une vive admiration pour George Sand. Consuelo est d'après lui une «œuvre divine»60, Kraïevski tient prête une traduction et Bielinski s'en voit proposer une autre par la sœur du futur anarchiste M. Bakounine. Tous deux voudraient faire paraître Consuelo dès 1842-1843, mais n'y parviennent pas (pour raisons de censure). Kraïevski va donc chercher *Melchior* et *André* afin d'alimenter la veine lucrative portée par le nom de l'auteur, tout en meublant le vide creusé après Horace par l'interdiction des grands titres suivants. Les pages critiques de la revue fourmillent d'allusions à ces derniers (Le Compagnon du tour de France, Consuelo, La Comtesse de Rudolstadt), délivrant

l'information au lecteur curieux et l'incitant à chercher ailleurs ces romans.

Le texte à traduire s'inscrit en principe dans une triple optique: économique – celle de l'éditeur du livre ou de la revue, qui souhaite rentrer dans ses fonds; idéologique – qui fait du roman un véhicule de la pensée, un message; vision esthétique, enfin, de l'écrit comme œuvre d'art (fenêtre sur le monde, expression d'un tempérament, travail de style). Certains écrits mineurs entrent eux aussi dans ce triple schéma: *Melchior* et *André* servent les objectifs commerciaux de Kraïevski; ils entretiennent la notoriété de l'écrivain, ce qui convient à Bielinski désireux de répandre ses idées; ils conviennent aussi à son goût, comme on va le voir.

La notion d'écrit mineur est-elle en effet si pertinente? Parler aujourd'hui d'écrit mineur implique une hiérarchie étayée sur une vue d'ensemble des œuvres de George Sand, sur une totalité achevée dont les contemporains ne disposaient pas. Le mot traduit un jugement de valeur que le lectorat étudié ne partageait pas forcément, faute de recul et compte tenu des changements ultérieurs du goût. Aussi doit-on revenir aux exemples précédents et montrer que les considérations commerciales et idéologiques restent insuffisantes à les expliquer. L'interdiction d'un titre (Consuelo) a conduit, résultat indirect et involontaire, à en favoriser d'autres (Melchior, André) comme substituts. Mais Bielinski ne vante pas André faute de mieux seulement, pour faire à Sand une publicité qu'il eût préféré donner à des écrits plus significatifs. Ses lettres privées disent du bien d'André («je l'ai lu en français; si vous ne l'avez pas lu, sachez-le, ce n'est pas une jouissance, c'est la félicité qui vous attend») et qualifient Melchior d'«œuvre divine»61. Mazzini considère André comme un chef d'œuvre et Dostoïevski comme l'un des meilleurs romans de Sand⁶². Teverino, aujourd'hui assez oublié, enchante Bielinski, Dostoïevski et son ami le poète Apollon Grigoriev. L'œuvre dite ici mineure ne l'est donc que par son volume et par son ambition, non par sa qualité intrinsèque. La minceur et la discrétion du propos ne préjugent en rien de sa valeur artistique; peut-être même donnentelles davantage de relief au style si souvent loué de George Sand. Exemple a contrario: beaucoup voient dans Spiridion non une œuvre mineure, mais un mauvais livre, voire un pensum illisible. L'argument esthétique est bien sûr fondamental dans le discours critique, quoiqu'inégalement usité (les réceptions étrangères de Sand sont peut-être plus «idéologisées» qu'en France)63. Mais il intervient aussi dans la décision de traduire des textes dont le choix peut aujourd'hui surprendre.

Ces réserves une fois faites, le mot «mineur» peut encore s'employer, à condition de préciser son sens. L'œuvre dite (ici par nous) mineure a pour se diffuser et s'exporter des avantages certains. Elle contourne des

résistances qui n'émanent pas toutes, loin s'en faut, de la censure: il arrive qu'on la mette en avant pour neutraliser une opinion négative sur l'auteur. Miss Mitford, l'amie d'Elizabeth Barrett-Browning, ne partage pas son goût pour *Indiana* et *Lélia*: les «tendances sensuelles» de ces romans l'effarouchent ou l'offusquent. Mais André la rassure et elle s'empresse de dire à Elizabeth combien ce livre lui plaît. Celle-ci lui rend la pareille, comme si elle ne demandait qu'à aplanir leur dissentiment: son époux (Robert Browning) se régale d'André, écrit-elle – affirmation suspecte, cadrant mal avec ce que l'on sait par ailleurs⁶⁴. André est donc la pomme de nondiscorde: à qui recule devant les audaces de Lélia, ce récit délicat et sage permet de se rabattre sur la sensibilité de l'auteur, sa poésie et son style, qui font quasiment l'unanimité. Les romans champêtres jouent le même rôle conciliateur en levant les réticences qu'inspire l'écrivain engagé. Une image assagie, modérée et consensuelle se répand à partir du moment où George Sand revient «à ses moutons» (préface de La petite Fadette). Le cliché sur «la bonne dame de Nohant» occultera désormais ses idées politico-sociales et les audaces morales de la femme émancipée. On connaît la chanson, mais il faudrait voir si l'étranger et la France jouent les mêmes notes, et sur quel rythme, dans cette partition.

Et puis le détournement des lieux communs est possible, pourvu qu'il demeure discret. Bien après 1850, Sand conserve l'aura du romantisme humanitaire qui dictait ses diatribes contre la servitude féminine, contre les injustices sociales, contre les despotismes politiques et ecclésiastiques. La question devient ici celle de la longue durée, de la tradition sandienne, d'un héritage sandien⁶⁵. Héritage de souvenirs personnels ou familiaux – précis chez les uns, diffus chez les autres, de textes conservés dans les cabinets de lecture et les bibliothèques. Tradition enrichie, allégée, façonnée par le travail d'une mémoire personnelle et collective qui ajuste le souvenir aux nécessités du présent. C'est ainsi que «le vrai culte de George Sand» culmine en Hongrie après le soulèvement de 1849 contre l'Autriche, autrement dit et paradoxalement à l'époque où ses romans cessent d'être subversifs. Le seul fait de la mentionner là-bas «reflète une prise de position politique, car tout le monde sait qu'elle est la protectrice des persécutés et des émigrés de la révolution: elle a fait la connaissance de Kossuth exilé»66. Le temps qui passe redessine l'image de l'écrivain, densifie ou simplifie cette mémoire que des cas particuliers et illustres (James, Tourguéniev, Hugo, Zola, Dostoïevski dans leurs hommages de 1876) n'aident que ponctuellement à explorer.

3. Echanges critiques et œuvres-phares

Y a-t-il des dates marquantes dans l'histoire du discours critique sur George Sand? Un premier tournant commun à plusieurs pays survient en 1837, quand l'*Athenaeum* londonien commence à réhabiliter Sand (article de Jules Janin). *L'Invalide russe* fait de même à Moscou: un contre-courant favorable se manifeste en Russie dans une presse jusqu'alors unanime à dénigrer la femme immorale et l'auteur dérangeant. F. Schédel, rédacteur hongrois d'*Athenaeum*, salue *Mauprat* (publié justement en 1837) comme le meilleur ouvrage de l'écrivain. Plusieurs journalistes italiens font l'éloge de ce titre, qui rallie les tenants d'un certain classicisme à l'auteur flamboyant de *Lélia*⁶⁷. L'année 1837 voit aussi paraître outre-Atlantique les premiers commentaires sur Sand dans l'édition américaine de la *Foreign Quarterly Review*⁶⁸.

Le dernier exemple conduit à souligner le rôle des intermédiaires entre George Sand et ses lecteurs. Il s'agit de personnalités qui veulent défendre l'écrivain (Mazzini en Angleterre), de groupes unis par des affinités (cabinet littéraire de Vieusseux à Florence, cercle de Bielinski à Pétersbourg, salon d'Anne Charlotte Lynch Botta à New York), d'équipes de journalistes qui «suivent» la romancière (Annales de la patrie en Russie, divers périodiques allemands)69. Une partie de la production critique circule et s'exporte, que ce soit par voie de traduction ou d'emprunt. Aussi n'est-il pas rare qu'une presse étrangère au pays d'accueil serve de relais entre l'auteur et le lectorat local pressenti. Le Polonais M. Grabowski publie (1838) «sur la nouvelle littérature française appelée extravagante» un chapitre inspiré de l'Anglais H. Lytton Bulwer (1834). Une revue hongroise traduit un article sur la Revue indépendante tiré de l'Allgemeine Zeitung (1841). Des revues roumaines empruntent à des revues françaises (1842, 1845) et allemandes (1847)⁷⁰. Les périodiques russes puisent amplement dans la presse parisienne: O. Senkovski plagie L. de Loménie (1843), les Annales de la patrie citent Janin (1843), V. Botkine se renseigne dans les publications allemandes⁷¹. Le seul article favorable à Sand en Espagne avant 1850 recopie Le Constitutionnel parisien72. Ces faits de médiation et d'interférence sont nombreux: parfois microscopiques, ils n'en contribuent pas moins à alimenter des courants d'idées, à densifier le réseau des opinions qui se répandent autour de George Sand (sa personne: que de racontars! et l'écrivain).

L'incidence de ces transferts, par traduction pure et simple ou tronquée, par plagiat ou réécriture, mérite d'être observée⁷³, car les idées et les thèmes véhiculés par la critique à propos de l'écrivain n'ont pas partout la même

résonance. Toutefois la relative homogénéité culturelle de l'Europe fournit ce terreau commun grâce auquel l'œuvre sandienne s'y acclimate plus vite et mieux qu'en Chine ou au Nigéria... (cas tout à fait théoriques). Les titresvedettes permettent d'appréhender cette unité par-delà la diversité soulignée jusqu'ici.

Parmi eux figure *Spiridion* qui n'a rien d'un divertissement et reçoit pourtant un accueil remarquable (plusieurs recensions allemandes en 1839, une traduction anglaise inédite⁷⁴, de nombreux échos en Russie). *Mauprat* obtient un succès plus large en ralliant des lecteurs aux goûts différents: certains apprécient le côté romanesque du livre, d'autres le message sociopolitique, d'autres encore (ou les mêmes) un style à la fois sobre et prenant, dénué de l'emphase que ses détracteurs reprochent au romantisme: George Sand est «éloquente», épithète répandue dans les commentaires anglais. *Consuelo*, autre œuvre-phare, rayonne de Madrid à Moscou et de Naples à Prague, portée par l'ambition totalisatrice d'un récit qui «plonge au cœur même de l'histoire des idées européennes [...] sans que jamais la pluralité des lieux ne fragmente une essentielle unité culturelle»⁷⁵. Il y aurait une synthèse à faire sur les lecteurs étrangers de *Consuelo* autour de ce double thème – unité et pluralité.

Une manière de considérer la préférence pour certains titres serait de constituer autour d'eux des séries⁷⁶. Une série synchronique situerait *Mauprat* parmi les publications de la même année en France et partout où le roman est lu. Des séries qu'on peut dire «auctoriales» (fondées sur la production sandienne) ont cours depuis longtemps en France, distinguant les romans «féminins», «humanitaires», «sociaux», «champêtres» et «mondains»: mais quelle place leur font les critiques d'autres pays? Ces catégories peuvent rendre compte des lectures étrangères pour autant qu'elles aient cours et qu'elles déterminent des attentes: un texte apparemment hors série (*Spiridion*) ou entamant une série nouvelle brouille les familiarités déjà établies (avec les récits féminins en Espagne), produit un renouvellement apprécié (*Mauprat* en Russie). D'autres séries, littéraire et historique notamment, seraient à construire pour établir les cadres d'accueil.

4. Les grands débats

«L'hypothèse de la recherche est qu'on ne parle pas, en général, de la même façon d'une œuvre étrangère et d'une œuvre produite dans sa propre culture»⁷⁷. L'hypothèse invite à rechercher les présupposés du critique étranger quant à ses lecteurs, auxquels il prête certaines références morales, littéraires, culturelles, religieuses, historiques. Le roman sandien

importé avive une francophilie ou une francophobie préexistantes. Qu'il soit précisément importé et ressenti comme tel pèse d'autant plus que sa provenance a deux effets: elle conforte l'ancienne domination française au titre du classicisme dans le champ littéraire international, et réactive l'émulation entre la France et d'autres littératures romantiques (anglaise, allemande)⁷⁸.

Mais la francophilie, comme facteur favorable à une réception positive, n'est pas qu'un fait d'ambiance, un milieu dans lequel baigneraient passivement des lecteurs indifférenciés: elle sert aussi d'auxiliaire dans la résistance qu'un groupe d'opinion oppose à telle autre influence culturelle ou à telle domination politique. Avant de développer ce thème, notons que chaque région, chaque province d'un pays politiquement assujetti ou d'un Etat dans lequel on parle plusieurs langues appelle un examen séparé: l'Italie et la Roumanie offrent des variations internes qui obligent à relativiser le cadre national, parfois anachronique, dans lequel se coulent les travaux existants sur la réception.

George Sand (la femme, le personnage public et l'écrivain) fait par ellemême l'objet de discussions assez vives. Il est d'autres débats qui ne la concernent pas en propre, mais où son nom se trouve impliqué à titre d'argument ou d'illustration. Ces débats concernent:

- 1. la condition féminine.
- 2. la légitimité de la femme-auteur vis-à-vis de la famille et de la société.
- 3. la valeur des idées sandiennes (morales, sociales, politiques, religieuses) compte tenu de l'identité culturelle du pays d'accueil.

Le dernier point est particulièrement sensible quand cette identité fait problème. Ainsi en Amérique latine, où les ex-colonies espagnoles cherchent à s'affranchir des modèles donnés par l'ancienne mère-patrie⁷⁹. Ou encore dans les empires multinationaux (Russie, Autriche-Hongrie) dont les minorités abritent de fortes aspirations à l'indépendance ou à une autonomie accrue. Que signifie promouvoir dans ces conditions un auteur étranger, français de surcroît – vu le capital doublement symbolique dont jouit la France comme héritière de l'universel classique et pays de la Révolution? Que signifie le fait de traduire cet auteur dans une langue infériorisée face à la langue d'Etat (russe, allemand) ou face à la langue de culture prépondérante? Cette question se pose pour le roumain (nation émergente) et pour le polonais (nation résistante). Depuis Herder, qui posa l'équivalence entre langue et nation, entre poésie et «génie du peuple», une affirmation nationale accompagne les revendications linguistiques et leurs corrélats littéraires. On ne saurait donc faire comme si la diffusion de l'œuvre

sandienne allait de soi – tribut naturel dû au génie de l'écrivain et au prestige de la culture française. L'échange culturel inhérent à la réception n'a pas lieu entre «des univers littéraires synchrones et égaux»80: le recours à l'auteur étranger participe d'un rapport de force symbolique et d'une stratégie plus ou moins consciente. Traduire Sand ou Balzac en roumain, c'est tout à la fois promouvoir cette langue «nationale» en rivale de la langue d'Etat (l'allemand); s'allier la France en vue de cette affirmation nationale indirecte; introduire dans une langue périphérique et dans une littérature démunie⁸¹ les textes de la modernité centrale (le romantisme). Le même raisonnement vaudra peut-être mutatis mutandis pour le danois et pour le suédois, compte tenu de l'ascendant culturel allemand sur les pays scandinaves. Traduire Sand en russe ou la lire en Russie dans l'original, c'est participer d'une contre-culture qui s'édifie en réaction à l'oppression politique comme aux tares de l'ordre social, et annexer à la culture russe dite autochtone des valeurs susceptibles de l'humaniser (mot d'ordre de Bielinski).

Quant aux débats transversaux plus spécifiquement littéraires intéressant la réception sandienne, ils concernent:

- 1. la sensibilité et l'imagination romantiques.
- 2. les mutations du romantisme (moyennant des spécificités locales dans l'acception du mot).
- 3. la nature et la fonction du genre romanesque.

Précisons le dernier point: rares sont les critiques du XIXe siècle qui considèrent le roman comme un fait d'art pur. Conter pour conter, ou pour exploiter poétiquement les ressources d'un style, ne suffit pas à légitimer la promotion massive du genre. Face aux genres réputés nobles par la tradition, le roman doit encore se justifier d'exister et prouver qu'il offre davantage qu'un passe-temps. Beaucoup lui assignent donc une fonction socio-politique: certains le voient propre à éclairer les classes inférieures en élargissant leur savoir du monde, d'autres pensent qu'il instruira plutôt les jeunes personnes de bonne famille, ignorant comment vivent de moins favorisés. Mazzini apprécie le roman sandien en tant que création poétique (André), analyse morale et psychologique d'une génération (Indiana, Lélia, Lettres d'un voyageur, Spiridion), instrument d'élévation morale (Jacques). L'exilé italien cite (1839) la phrase tirée de Jacques: «il n'y a au monde qu'une seule vertu, l'éternel sacrifice de soi-même», et déclare que «l'art est grand quand il devient éducateur». Il voulait «l'art subordonné à l'éthique et à la politique, en mettant au second plan la valeur esthétique»82. Cette position est-elle répandue ou minoritaire? Bielinski lui aussi promeut surtout la valeur éthique de l'œuvre sandienne: intime conviction ou choix militant?

Dans l'hommage funèbre qu'il dédie à la romancière (1876), Dostoïevski paraît épouser le point de vue éthique de Bielinski, mais son propos doit être mis en perspective à son tour: demandons-nous de quelle opinion il entend se démarquer, avec qui il règle ses comptes quand il porte aux nues George Sand⁸³.

Quel que soit le pays considéré, les opinions émises sur le roman et sur Sand en particulier impliquent une tradition, voire une absence de tradition quant à la place du genre dans le système littéraire local - aux côtés par exemple du drame et de la poésie. Elles reposent aussi sur des attentes nouvelles (cf. les exemples hongrois et polonais)84. La donne a quelque chance de varier selon que le milieu récepteur possède ou non un patrimoine littéraire et des textes canoniques. C'est ainsi que l'importation d'auteurs étrangers heurte en Grèce la demande d'une littérature nationale85. A l'inverse, lorsqu'une revue «occidentaliste» pétersbourgeoise rapproche Consuelo de Mignon (de Wilhelm Meister) et Sand de Shakespeare, elle entend signifier que la Russie ne reste pas en marge du monde de l'esprit: si elle voit dans ces auteurs des classiques, c'est qu'elle appartient de plein droit à la culture européenne; il s'agit somme toute, par Goethe, Shakespeare et George Sand interposés, d'agréger la Russie à cette Weltliteratur dont Goethe lançait l'idée, à cette république internationale des lettres que Valery Larbaud dira «une et indivisible en dépit des frontières» 86.

La notion de «transfert» invite à creuser l'examen des contextes littéraires locaux⁸⁷, mais sans perdre de vue les interactions qui s'exercent au sein d'ensembles plus vastes. Aussi l'étude axée sur Sand devrait-elle élargir le champ des comparaisons vers d'autres réceptions: celle de l'écrivain en France même, celle d'autres contemporains illustres (français ou non) à l'étranger. Dickens et Balzac ont beaucoup de lecteurs en Russie, mais l'auteur de *Mauprat* y reçoit un accueil plus chaleureux: pourquoi?⁸⁸

Passé 1850, les réactions s'émoussent visiblement⁸⁹. Sand adopte un registre modéré, et la critique accuse une sorte d'accoutumance qui n'exclut pas quelques tollés (contre *Elle et Lui* ou *Mademoiselle la Quintinie* en France, contre *La Daniella* en Italie). La conjoncture politique change profondément, l'arrière-plan littéraire aussi: l'optique réaliste, puis naturaliste va diversifier les grilles de lecture et les attentes à l'égard du roman. L'étude de réception menée sur une plus longue durée devra donc renouveler les questions qui précèdent.

NOTES

- 1 Voir les réflexions de Claude de Grève, «Méthodologie de la réception comparée. Le cas de Gogol en Russie et en France», Œuvres et critiques, n° spécial «Méthodologie des études de réception: perspectives comparatistes», XI, 1986, pp. 161-171.
- 2 Thèse parmi les plus récentes: Kerstin Wiedemann, Zwischen Irritation und Faszination. George Sand und ihre deutsche Leserschaft. Untersuchungen zur Rezeption der Schriftstellerin im 19. Jahrundert, soutenue à l'Université de Heidelberg le 4 décembre 2000. Compte rendu d'Alain Montandon dans Les Amis de George Sand, n° 23 (nouvelle série), 2001, pp. 97-100.
- 3 Pour la Bohême, lire dans ce volume l'article de Marianne Walle et Suzan van Dijk à propos du cas de Bozena Nemcova.
- 4 Chiyo Sakamoto, «George Sand et le Japon», *Les Amis de George Sand*, n° 22 (nouvelle série), 2000, pp. 52-60. Il s'agit en réalité du sandisme (traductions, études) au Japon. La première traduction japonaise (*La Mare au diable*) date de 1912.
- 5 Maria Straszewska, «L'œuvre de George Sand vue par les Polonais», *Les Echanges littéraires franco-polonais dans la seconde moitié du XIX** et dans la première moitié du XX* siècle. Publications du Centre de civilisation française de l'Université de Varsovie: Cahiers de Varsovie, n° 2, 1973, pp. 33-41.
- 6 Yves Chevrel, «Les études de réception», dans Pierre Brunel et Yves Chevrel (éds.), Précis de littérature comparée. Paris: PUF, 1989, p. 179.
- 7 Hannelore Link, Rezeptionsforschung. Eine Einführung in Methoden und Probleme. Stuttgart: Kohlhammer, 1976.
- 8 Chantal Colonge, «George Sand en Espagne: ses traductions, ses lecteurs», dans Claude Dumas (éd.), *Culture et société en Espagne et en Amérique latine au XIX*^e siècle. Centre d'Etudes Ibériques et Ibéro-américaines de l'Université de Lille III, 1981, pp. 57-58.
- 9 Irini Rizaki, «L'accueil fait à George Sand dans la Grèce du XIX° siècle: contradictions et ambivalences», dans Seybert/Schlientz, *George Sand jenseits des Identischen / au-delà de l'identique, op. cit.* (voir les *Sources* en tête de ce bilan), p. 392.
- 10 Balzac fait perdre la tête aux lectrices du gouvernement de Kheronsk, affirme une revue russe en 1838: voir Nadine Dormoy, «Balzac dans la critique russe (1834–1911)», *L'Année balzacienne*, 1992, p. 421.
- 11 Affirmation à nuancer bien sûr: quelles femmes (catégorie sociale, niveau d'éducation), quels livres (romans ou autres)?
- 12 Kerstin Wiedemann, «Dans ce bouquet de fleurs pourprées que forment les romans de George Sand se cachent des petits lys immaculés...: le roman sandien et ses lectrices en Allemagne au XIX° siècle», dans Seybert/Schlientz, op. cit., p. 407. Colette Rabaté, «Femmes et éducation en Espagne de 1800 à 1850: réalités et images», dans Guyonne Leduc (éd.), L'Education des femmes en Europe et en Amérique du Nord, de la Renaissance à 1848. Paris: L'Harmattan, 1997, p. 427.
- 13 Wiedemann, ibid., p. 409.
- 14 Colette Rabaté, «Deux modèles français de La Avellaneda: Madame de Staël et George Sand», dans Jean-René Aymes et Javier Fernández Sebastián (éds.), L'Image de la France en Espagne (1808–1850). Paris: Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1997, pp. 263-281. D'autres noms (Conceptión Arenal, Rosalía de Castro, etc.) sont cités par Penny Brown, «The Reception of George Sand in Spain», Comparative

- Literature Studies, 25, 1988, pp. 203-224.
- 15 Hélène Hervieu, «La première femme qui ait pris la parole: telle fut George Sand pour la première romancière norvégienne Camilla Collett», *Les Amis de George Sand*, n° 21 (nouvelle série), 1999, pp. 49-55.
- 16 C.M. Lombard, «George Sand's Image in America (1837–1876)», Revue de Littérature Comparée, n° 40, 1966, p. 181. Margaret Fuller (1810–1850) s'intéressait aussi à P. Leroux: David A. Griffiths, «Penseurs anglais et américains lecteurs de Pierre Leroux», Les Amis de Pierre Leroux, n° 9, 1991, p. 88.
- 17 Ceci malgré leur nombre puisque le recensement effectué en 1865 par N. Golitsine en dénombre 400 et près de deux fois plus en 1870. Voir M. Ledkovsky, Ch. Rosenthal, M. Zirin (éds.), *Dictionary of Russian Women Writers*. Westport (Ct): Greenwood Press, 1994.
- 18 Hilde Hoogenboom, «Caught in the Act of Reading George Sand: Russian Women Writers and their Heroines», résumé d'un projet de communication (inédit) pour le colloque de Hanovre, 1997.
- 19 Jean-René Aymes, «L'Image de George Sand en Espagne (1836–1850)», dans Aymes/Fernández Sebastian, op. cit., p. 262.
- 20 F. Genevray, «La réception de George Sand à l'épreuve du féminisme russe (1856–1866)», dans Francine-Dominique Liechtenhan (éd.), L'Ours et le Coq. Trois siècles de relations littéraires franco-russes. Essais en l'honneur de Michel Cadot. Paris: Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2000, pp. 97-113.
- 21 Renate Möhrmann, citée par Wiedemann, «Dans ce bouquet...», art.cit., p. 404.
- 22 Wiedemann, idid., p. 405.
- 23 Suzan van Dijk, «George Sand face à ses traducteurs étrangers, d'après des lettres échangées», dans Seybert/Schlientz, *op. cit.*, pp. 429-441.
- Pour l'Espagne: José F. Montesinos, Introducción a une historia de la novela en Espana en el siglo XIX. Madrid: Castalia, 1966, pp. 86-88 et 200-202. Pour la Hongrie: Anna Szabó, «Les traductions hongroises des œuvres de George Sand», Les Amis de George Sand, n° 23 (nouvelle série) 2001, pp. 57-72. Pour la Roumanie: Ileana Miháilá, «George Sand en Roumanie: le rôle des idées politiques pour la réception de son œuvre», dans Van Dijk, George Sand lue à l'étranger, op. cit. (voir les Sources en tête de ce bilan), pp. 68-77. Poli, George Sand vue par les Italiens, op. cit. (voir les Sources en tête de ce bilan), signale trois traducteurs (p. 50): Gaetano Barbieri pour Le Secrétaire intime (1835), Giuseppe Maria Bozzoli pour Mauprat (1839) et Giuseppe Grazzino pour Les Sept cordes de la lyre (1847).
- 25 Colonge, art. cit., p. 53. Sur la personnalité d'Ochoa, ses relations, sa carrière: *ibid.*, pp. 60-61.
- 26 Traduction parue dans *Fraser's Magazine* sous le titre *The State Murder*. Thomson, *George Sand and the Victorians, op. cit.* (voir les *Sources* en tête de ce bilan) la signale p. 138, mais l'omet dans sa liste p. 273.
- 27 Miháilá, art. cit., pp. 72-74.
- 28 Judith Castricum, Corrie Kruikemeier, Suzan van Dijk, «George Sand en traduction», dans Van Dijk, op. cit., pp. 143-149. Cet inventaire (1995) a été enrichi depuis et présenté sous la forme d'un document de travail (inédit, 1998) puis incorporé à une base de données sur Internet (www.roquade.nl/wwriters).
- 29 Thomson, *op. cit.*, p. 273. Exemple: *Consuelo* (trad. Francis G. Shaw) signalé par ce livre en 1846 parut dès 1845 en livraisons dans l'hebdomadaire *The Harbinger*. *La*

- Comtesse de Rudolstadt (trad. Shaw) ne paraît pas dans The Harbinger en 1847 (Thomson), mais dès juillet 1846: date indiquée par Georges Lubin, «George Sand and America», West Virginia George Sand Conference Papers, 1981, pp. 11-21 (sa note 30) et confirmée dans le présent volume par l'article de Catherine Masson, «George Sand, le "génie devenu fou" et sa conquête de l'Amérique». Même hésitation pour Le Compagnon du tour de France (trad. Shaw: The Journeyman Joiner) que Thomson date de 1847 et Lubin de 1848: Masson confirme 1847.
- 30 Rizaki, art. cit., p. 391 (sa note 2).
- 31 Suzan van Dijk, «L'œuvre sandienne à l'étranger. Avant-propos», dans Seybert/Schlientz, *op. cit.*, pp. 387-389.
- 32 Kathryn J. Crecelius, «George Sand en Allemagne: la réception de son œuvre (1833-1856)», dans Van Dijk, *op. cit.*, pp. 51-59. La collection de Stuttgart, incomplètement recensée dans nos sources, comprend au moins *Indiana, Leone Leoni, André* et *Simon* en 1836, *Valentine* en 1837.
- 33 Sur *Le Contrebandier*, texte si peu connu qu'il n'est pas toujours signalé, voir l'étude de Christian Abbadie dans *Présence de George Sand*, n° 12, 1981, pp. 34-45. Poli (*op. cit.*, p. 83) localise la version italienne.
- 34 La première note du tableau I propose une datation pour les différents titres.
- 35 Mon recensement enregistre pour *Consuelo* l'année du début (1845) de cette parution américaine. De même pour *La Comtesse de Rudolstadt* (1846).
- 36 Pour la répartition par années, voir les notes accompagnant le tableau I.
- 37 Neuf titres selon Van Dijk, «George Sand face à ses traducteurs...», art. cit., p. 432. J'en compte dix avec *Fanchette* (vol. II de la collection) signalé par Thomson (*op. cit.*, p. 273) et avec *L'Orco* (non signalé par Thomson, mais recensé par Van Dijk).
- 38 Si je comprends bien Thomson, op. cit., p. 273.
- 39 Ceci ne vaut pas seulement pour Sand. Les titres de Balzac sont presque au complet dès les années trente dans les cabinets de lecture roumains, alors qu'on ne traduit que des fragments. La première traduction roumaine intégrale d'un roman balzacien date de 1852: Angela Ion, «Le Père Goriot en Roumanie», L' Année balzacienne, 1986, pp. 380-383.
- 40 De 1846 à 1850 n'est traduite en espagnol que l'adaptation théâtrale de *François le champi* (le roman attendra 1912). De 1850 à 1856 ne paraît que *Lavinia* (1851), déjà traduit en 1840 et 1844.
- 41 Thomson, *op. cit.*, p. 7: «George Sand was not only widely read and reviewed in England in the 1830s and 1840s, but was also very much a *talking-point in middle-class drawing-rooms*» (je souligne).
- 42 Poli, op. cit., p. 19, p. 25, p. 49.
- 43 Colonge, art. cit., p. 50.
- 44 Aymes, art. cit., p. 245.
- 45 Les deux autres étant: La confession d'une jeune fille (1866), François le champi (1874) sans parler, comme pour les autres pays, des pièces de théâtre et des pamphlets (Garibaldi, 1860)
- 46 Voir dans Van Dijk, *George Sand lue à l'étranger*, op. cit., les articles d'Annie Jourdan, de Joep Leerssen et de Willem van den Berg.
- 47 Suzan van Dijk, «Introduction: Un Contexte à la réception sandienne aux Pays-Bas», dans Van Dijk, *op. cit*, p. 14.

- 48 Eva Martonyi, «George Sand et les Hongrois», dans Gorilovics/Szabó, *Actes du Xe Colloque International George Sand*, *op. cit.* (voir les *Sources* en tête de ce bilan), p. 274.
- 49 Lélia fut «damné et proscrit en toutes langues et en tous lieux» par un décret de décembre 1840: Annarosa Poli, «Lélia et la censure ecclésiastique», Les Amis de George Sand, n° 22 (nouvelle série), 2000, pp. 70-76. L'œuvre entière de Sand fut mise à l'index en décembre 1863.
- 50 Liste des titres anglais et français interdits en Autriche de 1815 à 1848 fournie par Norbert Bachleitner, Quellen zur Rezeption des englischen und französischen Romans in Deutschland und Österreich im 19. Jahrhundert. Tübingen: Max Niemeyer Verlag, 1990, p. 89.
- 51 Quelques exemples: Genevray, George Sand et ses contemporains russes, op. cit. (voir les Sources en tête de ce bilan), pp. 40-46. Genevray, «Horace au crible de la censure», Présence de George Sand, n° 31-32, 1988, pp. 26-30.
- 52 Voir l'exemple de Balzac au Danemark: sur quatre titres édités en volume avant 1850, deux sont des traductions (*Le Père Goriot, Albert Savarus*), deux sont des adaptations (*La Peau de chagrin, La Messe de l'athée*): Christian Jackson, «Balzac au Danemark au dix-neuvième siècle», *L'Année balzacienne*, 1973, p. 351.
- 53 Poli, op. cit., p. 49.
- 54 Aymes, art. cit., p. 256.
- 55 Thomson, op. cit., p. 23.
- Voire provinciaux: les traductions et la réception roumaines sont loin d'offrir un tableau homogène en Moldavie, en Valachie et en Transylvanie, voir Miháilá, art. cit., p. 70. Sur les problèmes de périodisation, voir De Grève, art. cit., p. 168, et Chevrel, op. cit., p. 184.
- 57 Suzan van Dijk, «George Sand et ses publics étrangers», dans Gorilovics/Szabó, op. cit., p. 251. Relations binaires: celles qui réunissent Sand et un écrivain (Sand et George Eliot, Sand et Ivan Tourguéniev), celles qui rapprochent des titres (Mauprat et Wuthering Heights, Spiridion et Les Frères Karamazov), des personnalités (George Sand et Mazzini), ou l'auteur et un pays (Sand et la Hongrie).
- 58 Poli, op. cit., p. 23.
- 59 Bielinski, «La Littérature russe en 1843», *Annales de la patrie*, 1844, n° 1. Le critique publiera désormais dans chaque numéro de janvier un panorama de l'année littéraire écoulée, incluant les traductions.
- 60 Bielinski, lettre du 9 décembre 1842 à V. Botkine.
- 61 Bielinski, lettre du 7 novembre 1842 à N. Bakounine. Lettre du 9 décembre 1842 à V. Botkine (sur *Melchior*, voir aussi celle du 5 décembre à I. Panaey).
- 62 Opinion de l'âge mûr, émise en 1867 quand Dostoïevski lit *André* en compagnie d'A. Grigorievna, sa seconde épouse: ceci pour écarter l'idée d'un emballement juvénile semblable à celui éprouvé en 1838 pour *L'Uscoque*.
- 63 La réception russe offre sur ce point un exemple éloquent. L'espagnole aussi, avec d'autres modalités qui varient du reste selon les thèmes abordés: Aymes, art. cit., p. 246, p. 254 (politique), p. 256 (religion).
- 64 Thomson, op. cit., p. 46, p. 51.
- 65 Point soulevé dans mon article «La réception de George Sand à l'épreuve du féminisme russe», art. cit., pp. 108-110.

- 66 Piroska Sebe-Madácsy, «La réception de George Sand en Hongrie au XIX° siècle», dans Gorilovics/Szabó, *op. cit.* p. 304. L'auteur (voir aussi son article plus développé «Le Fonds culturel européen: George Sand et les Hongrois», *Les Amis de Pierre Leroux*, n° 9, 1991, pp. 135-143), ne dit pas sur quel critère elle fonde son affirmation quant à l'époque du «vrai culte» et du plus grand succès: l'édition? la critique spécialisée? l'opinion commune? l'hommage de lecteurs particuliers?
- 67 Poli, op. cit., p. 25, p. 112.
- 68 Lombard, art. cit., p. 177. Masson (dans sa contribution à ce recueil) signale aussi pour 1847 l'American Monthly Magazine.
- 69 Voir Crecelius, art. cit., pp. 55-59: liste des articles sur Sand parus dans la presse allemande (1833-1856), à compléter par d'autres recensions de *Spiridion* (voir la thèse de Wiedemann).
- 70 Van Dijk, George Sand lue à l'étranger, op. cit., p. 64, p. 71.
- 71 Voir Genevray, «Vassili Botkine, George Sand et l'alliance intellectuelle francoallemande» dans le présent récueil.
- 72 Gaceta de Madrid, nº 1557, 17 février 1839. Source: Aymes, art. cit., p. 245.
- 73 Voir aussi l'article de van Dijk et Wiedemann en fin de volume.
- 74 Par Eliza Ashurst (1842). Ce *Spiridion* anglais fut envoyé à Mazzini, mais ne semble pas avoir été publié.
- 75 Jean-François Durand, «L'Europe de *Consuelo*», *Les Amis de Pierre Leroux*, n° 9, 1991, p. 165. Voir aussi Jacques Viard, «George Sand entre Spartacus et Trismégiste», *ibid.*, n° 10, 1993, pp. 151-161.
- 76 Yves Chevrel, «Champ des études comparatistes de réception. Etat des recherches», Œuvres et Critiques, XI, 1986, p. 150.
- 77 Ibid., p. 157. Chevrel, «Les études de réception», art. cit., p. 195.
- 78 Pascale Casanova, La République mondiale des Lettres. Paris: Seuil, 1999.
- 79 Annette Paatz, «Zur Rezeption von George Sand in Lateinamerika im 19. Jahrhundert», dans Seybert/Schlientz, *op. cit.*, pp. 455-471.
- 80 Casanova, op. cit., p. 148.
- 81 Id., p. 189.
- 82 Poli, op. cit., p. 249, p. 29.
- 83 Point étudié dans mon livre, George Sand et ses contemporains russes, op. cit., pp. 273-280.
- 84 Piroska Sebe-Madácsy, «George Sand en Hongrie: admirations et censures», dans Van Dijk, *op. cit.*, p. 61. Straszewska, art. cit., p. 39.
- 85 Rizaki, art. cit., p. 393.
- 86 Valery Larbaud, Ce vice impuni, la lecture. Domaine anglais. Paris: Gallimard, 1936, p. 11.
- 87 Philippe Régnier, «Présentation» du n° 73 de la revue Romantisme, 1991, pp. 3-6.
- 88 Bernt Luger esquisse un parallèle sur ce thème entre Sand et Balzac, «Les écrivains étrangers aux Pays-Bas: le rôle des intermédiaires entre livres et lecteurs», dans Van Dijk, *op. cit.*, p. 95.
- 89 Aymes, art. cit., p. 244: «l'image espagnole de la George Sand des années 1836–1850 a toute chance d'être plus violente et contrastée que celle des deux décennies suivantes».

Vassili Botkine, George Sand et l'alliance intellectuelle franco-allemande

Françoise Genevray

Les études comparatistes privilégient les rapports binaires unissant soit un écrivain, soit un courant littéraire à un espace géo-linguistique donné. Rapports d'ailleurs assez riches pour mobiliser durablement l'intérêt. Scruter le lectorat de George Sand dans les pays de langue allemande; décrire sa fortune éditoriale, critique et créatrice en Angleterre ou en Espagne; analyser l'influence idéologique, l'autorité morale et la séduction esthétique exercées par Sand sur des personnalités renommées (Mazzini, Petöfi, Herzen, Dostoïevski, George Eliot, etc.) – tous ces travaux sont indispensables. Mais une étude ordonnée, et surtout limitée aux axes bilatéraux risque de négliger des phénomènes plus complexes de contact ou de transfert. La réception d'œuvres poétiques, romanesques, philosophiques ou artistiques par un auteur, par des critiques ou par un public s'inscrit souvent – quelquefois par défaut, si l'œuvre reçue vient remplir un vide - dans un réseau d'échanges et d'interactions qui mettent en jeu plus de deux aires géographiques, linguistiques ou culturelles. Il convient donc de choisir un angle de vue assez ouvert pour dépasser le cadre monographique et bilatéral.

France, Allemagne, Russie: transferts triangulaires et réceptions croisées

Je me propose d'aborder ici un fait de réception triangulaire associant la France, la Russie et l'Allemagne. Cette configuration s'impose tôt ou tard à quiconque étudie la culture russe du XIX^e siècle. Depuis que Pierre le Grand, fondant Saint-Pétersbourg (1703), «ouvrit une fenêtre sur l'Europe» l'ainsi qu'une voie à l'expansion russe sur les côtes de la mer Baltique, les couches instruites du pays ne cessent d'agrandir l'ouverture. Toute réalisation européenne, d'ordre intellectuel ou pratique, artistique ou technique, dès lors qu'elle paraît utile, agréable ou précieuse, est enviée, imitée, importée. Plusieurs influences étrangères s'exercent donc en Russie

Œuvres et Critiques XXVIII, 1 (2003)

- 66 Piroska Sebe-Madácsy, «La réception de George Sand en Hongrie au XIX° siècle», dans Gorilovics/Szabó, op. cit. p. 304. L'auteur (voir aussi son article plus dévelopé «Le Fonds culturel européen: George Sand et les Hongrois», Les Amis de Plere Leroux, n° 9, 1991, pp. 135-143), ne dit pas sur quel critère elle fonde son affirmation quant à l'époque du «vrai culte» et du plus grand succès: l'édition? la critique spécialisée? l'opinion commune? l'hommage de lecteurs particuliers?
- 67 Poli, op. cit., p. 25, p. 112.
- 68 Lombard, art. cit., p. 177. Masson (dans sa contribution à ce recueil) signale aussi pour 1847 l'American Monthly Magazine.
- 69 Voir Crecelius, art. cit., pp. 55-59: liste des articles sur Sand parus dans la presse allemande (1833-1856), à compléter par d'autres recensions de *Spiridion* (Voir la thèse de Wiedemann).
- 70 Van Dijk, George Sand lue à l'étranger, op. cit., p. 64, p. 71.
- 71 Voir Genevray, «Vassili Botkine, George Sand et l'alliance intellectuelle françoallemande» dans le présent récueil.
- 72 Gaceta de Madrid, nº 1557, 17 février 1839. Source: Aymes, art. cit., p. 245,
- 73 Voir aussi l'article de van Dijk et Wiedemann en fin de volume.
- 74 Par Eliza Ashurst (1842). Ce *Spiridion* anglais fut envoyé à Mazzini, mais ne semble pas avoir été publié.
- 75 Jean-François Durand, «L'Europe de *Consuelo*», *Les Amis de Pierre Leroux*, nº 9, 1991, p. 165. Voir aussi Jacques Viard, «George Sand entre Spartacus et Trismégiste», *ibid.*, n° 10, 1993, pp. 151-161.
- 76 Yves Chevrel, «Champ des études comparatistes de réception. Etat des recherches», Œuvres et Critiques, XI, 1986, p. 150.
- 77 Ibid., p. 157. Chevrel, «Les études de réception», art. cit., p. 195.
- 78 Pascale Casanova, La République mondiale des Lettres. Paris: Seuil, 1999.
- 79 Annette Paatz, «Zur Rezeption von George Sand in Lateinamerika im 19. Jahrhundert», dans Seybert/Schlientz, op. cit., pp. 455-471.
- 80 Casanova, op. cit., p. 148.
- 81 Id., p. 189.
- 82 Poli, op. cit., p. 249, p. 29.
- 83 Point étudié dans mon livre, George Sand et ses contemporains russes, op. cli, pp. 273-280.
- Piroska Sebe-Madácsy, «George Sand en Hongrie: admirations et censures», dans Van Dijk, *op. cit.*, p. 61. Straszewska, art. cit., p. 39.
- 85 Rizaki, art. cit., p. 393.
- 86 Valery Larbaud, Ce vice impuni, la lecture. Domaine anglais. Paris: Gallimard, 1936, p. 11.
- 87 Philippe Régnier, «Présentation» du n° 73 de la revue Romantisme, 1991, pp. 3-6.
- 88 Bernt Luger esquisse un parallèle sur ce thème entre Sand et Balzac, «Les écrivains étrangers aux Pays-Bas: le rôle des intermédiaires entre livres et lecteurs», dans Van Dijk, op. cit., p. 95.
- 89 Aymes, art. cit., p. 244: «l'image espagnole de la George Sand des années 1836–1859 a toute chance d'être plus violente et contrastée que celle des deux déconnies suivantes».

Vassili Botkine, George Sand et l'alliance intellectuelle franco-allemande

Françoise Genevray

Les études comparatistes privilégient les rapports binaires unissant soit un écrivain, soit un courant littéraire à un espace géo-linguistique donné. Rapports d'ailleurs assez riches pour mobiliser durablement l'intérêt. Scruter le lectorat de George Sand dans les pays de langue allemande; décrire sa fortune éditoriale, critique et créatrice en Angleterre ou en Espagne; analyser l'influence idéologique, l'autorité morale et la séduction esthétique exercées par Sand sur des personnalités renommées (Mazzini, Petöfi, Herzen. Dostojevski, George Eliot, etc.) – tous ces travaux sont indispensables. Mais une étude ordonnée, et surtout limitée aux axes bilatéraux risque de négliger des phénomènes plus complexes de contact ou de transfert. La réception d'œuvres poétiques, romanesques, philosophiques ou artistiques par un auteur, par des critiques ou par un public s'inscrit souvent – quelquefois par défaut, si l'œuvre reçue vient remplir un vide - dans un réseau d'échanges et d'interactions qui mettent en jeu plus de deux aires géographiques, linguistiques ou culturelles. Il convient donc de choisir un angle de vue assez ouvert pour dépasser le cadre monographique et bilatéral.

France, Allemagne, Russie: transferts triangulaires et réceptions croisées

Je me propose d'aborder ici un fait de réception triangulaire associant la France, la Russie et l'Allemagne. Cette configuration s'impose tôt ou tard à quiconque étudie la culture russe du XIX^e siècle. Depuis que Pierre le Grand, fondant Saint-Pétersbourg (1703), «ouvrit une fenêtre sur l'Europe»¹ ainsi qu'une voie à l'expansion russe sur les côtes de la mer Baltique, les couches instruites du pays ne cessent d'agrandir l'ouverture. Toute réalisation européenne, d'ordre intellectuel ou pratique, artistique ou technique, dès lors qu'elle paraît utile, agréable ou précieuse, est enviée, imitée, importée. Plusieurs influences étrangères s'exercent donc en Russie

Œuvres et Critiques XXVIII, 1 (2003)